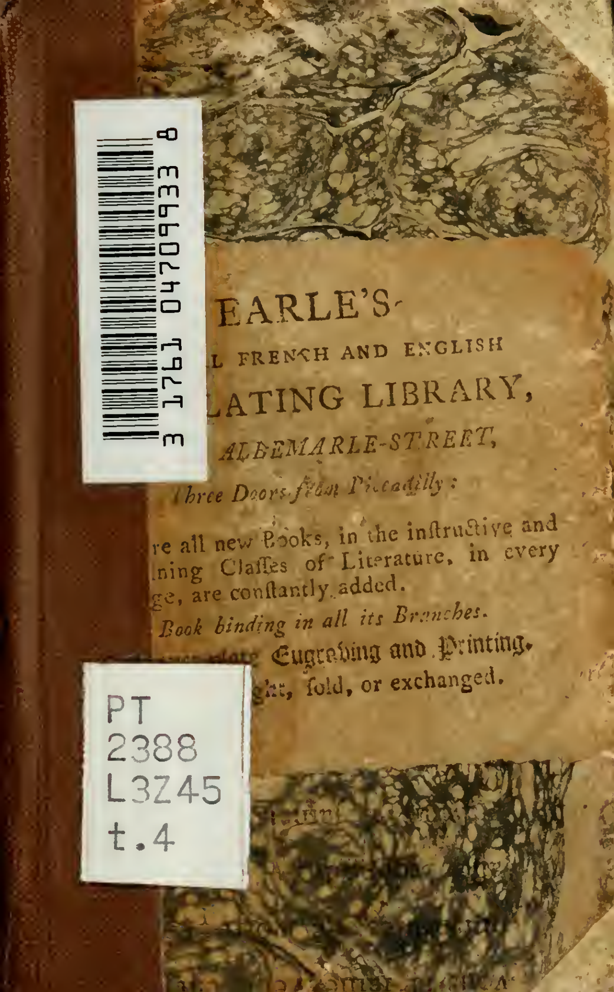

EARLE'S
L FRENCH AND ENGLISH
LATING LIBRARY,
ALBEMARLE-STREET,
Three Doors from Piccadilly:
re all new Books, in the instructive and
ning Classes of Literature, in every
ge, are constantly added.
Book binding in all its Branches.
Engraving and Printing.
ght, sold, or exchanged.

Countess of Blessyn.

RECUEIL
DE
CONTES.

TOME IV.

RECUEIL
DE
CONTES,
D'AUGUSTE LAFONTAINE,

traduits de l'Allemand.

TOME IV.

A PARIS.
1798.


LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

SUITE
DES MÉNÉTRIERS.

SUITE

DES MÉNÉTRIERS.

Un jour, Antoine aperçut Annette à la fenêtre avec Mr. de *Lindt*, et c'en fut assez pour lui donner de l'humeur, et le rendre grognon avec tout le monde pendant le reste de la journée. Dix fois il fut sur le point de se résoudre à ne pas aller la voir, et à rester dans sa chambre. Annette fut obligée de le provoquer longtems en vain par des *hm*, *hm!* avant de le déterminer à descendre; et quand il fut en haut auprès d'elle, il s'écoula une grosse heure avant qu'elle pût parvenir à le calmer, en employant successivement les protestations de fidélité,

les caresses, les larmes, la fierté, et jusqu'à l'humeur et la bouderie. Elle n'auroit pu rien lui raconter de plus agréable que les défauts de *Lindt*, mais par malheur elle n'en connoissoit aucun à cet homme aimable et généreux. Néanmoins quand Antoine étoit bien fâché, elle lui parloit de son peu d'esprit. Il lui en coûtoit de faire tort à Mr. de *Lindt*, mais ce n'étoit qu'à ce prix qu'elle pouvoit espérer de passer une heure de bon tems avec son cher cousin.

Sa mère commença à la tourmenter d'une autre manière. Pour peu qu'Annette fût restée seule avec Mr. de *Lindt*, ou qu'il lui eût pris la main, ou qu'il eût l'air empressé auprès d'elle, sa mère la prenoit en particulier. » Est-ce » qu'il ne t'a rien dit, Annette? « Non, Maman. — Il avoit cependant l'air si caressant auprès de toi; il te tenoit la main. — Il ne m'a

rien dit. — De quoi est-ce qu'il te parloit donc? — De la Suisse, et de l'habillement des femmes de ce pays-là. — Ne t'a-t-il pas laché un seul mot de mariage? — Eh mon Dieu, Maman! — Il ne t'a pourtant presque pas perdu de vue de tout ce matin. — Hélas, je le crois bien! je n'ai pas la permission de sortir. — Pas vrai que tu voudrois aller encore auprès d'Antoine? — Vous savez bien que je l'aime...... Alors la bonne femme défiloit sur la folie d'Annette et les défauts d'Antoine, une longue litanie, qui ne finissoit que lorsque la pauvre petite fondoit en larmes.

Mr. de *Lindt* jugea qu'il étoit tems enfin de se découvrir plus clairement. Il devint de jour en jour plus confiant, plus familier avec Annette, et commença même à se permettre quelques petites allusions, qu'elle ne remarqua point, ou qu'elle ne voulut du moins pas

avoir l'air de remarquer. Il lui serroit tendrement les mains, passoit son bras autour de sa jolie taille, et la pressoit contre lui. Annette le laissoit faire, mais elle ne lui rendoit aucune de ses agaceries, de ses regards, elle ne répondoit à aucun de ses serremens de mains. La sienne se trouvoit dans celle de Mr. de *Lindt* parce qu'on l'y avoit mise, sans contrainte, comme sans expression, et elle s'en seroit détachée d'elle-même, s'il eût cessé un instant de la retenir. Il découvrit plus particulièrement à Annette ses véritables vues par des déclarations indirectes, mais il ne put pas parvenir à démêler un regard qui annonçât qu'elle y attachoit quelque prix. Il lui raconta qu'il avoit le projet d'acheter une terre dans la montagne. » Ah! ah! « dit Annette. — Et j'espère alors, si le plus ardent de mes voeux réussit, (ces paroles furent accom-

pagnées d'un serrement de mains expressif) que je serai le plus heureux de tous les hommes. — L'oiseau est bien triste; il n'a presque pas bougé de place de la journée; j'ai bien peur qu'il ne soit malade. — O Annette! sentir vivement, dans les bras d'une compagne chérie, les charmes de ce bonheur domestique, que j'ai appris à connoître ici; faire des heureux, parce qu'on est heureux soi-même; être le bienfaiteur de plusieurs villages, en donnant à ceux qui les habitent une mère dans la personne de son épouse: convenez que cette idée est bien douce, bien consolante. — On desire tant de choses, Mr. de *Lindt*, et quelquefois même on fait des voeux pour son propre malheur. (La mère *Stahl* devint couleur d'écarlate) — Est-ce que vous ne vous estimeriez pas heureuse, Annette, si vous étiez la mère, la bienfaitrice de plusieurs

centaines de vos semblables? — J'aime bien mieux sans comparaison rester dans mon état; j'en connois du moins les devoirs. — Des sottises; Mr. de *Lindt* ne te dit pas un seul mot de devoirs; il te demande si tu serois bien aise d'avoir une terre. — Oui, une terre de paysan, une métairie, Maman; oh! quant à ça, je suis en état d'y avoir l'oeil..... *Lindt* alloit et venoit dans la chambre, comme il avoit coutume de faire toutes les fois que la mère se mêloit de la conversation; et celle-ci se déchaînoit de toutes ses forces contre cette sotte petite morveuse, qui sembloit prendre plaisir à se faire connoître pour une imbécille. ANNETTE se tut.

Peu de jours après cet entretient, Mr. de *Lindt* déclara à la famille, qu'il avoit acheté une terre dans la montagne, tout près de *Brombach*; je vais, dit-il, y donner

moi-même un coup-d'oeil, et si je trouve la maison en état de recevoir décemment quelques amis, je vous enverrai ma voiture d'ici à trois ou quatre jours; j'espère que vous voudrez bien en profiter. » La mère accepta sur le champ la proposition; Annette devint rouge comme le feu; *Lindt* monta à cheval et partit, et Antoine en remercia Dieu du meilleur de son coeur. Annette affectoit de paroître aussi contente que son cousin du départ de Mr. de *Lindt*, mais elle ne l'étoit pas réellement; car elle ne pouvoit s'empêcher de songer avec effroi à sa fureur, lorsqu'il verroit la voiture venir la chercher. Le jour où on l'attendoit, elle eut soin d'avoir une colique affreuse. Sa mère lui apporta du thé, et s'assit à côté de son lit avec un air plus calme qu'on n'auroit dû s'y attendre. Elle revint de nouveau auprès d'elle vers les

huit heures. En voilà bien d'une autre, dit-elle en entrant, c'est une chose détestable; il y a là-bas un domestique de Mr. de *Lindt*, qui vient dire que la voiture n'arrivera que dans huit jours. Puisque cela est comme ça, nous irons passer la soirée chez le beau-frère. Si du moins tu pouvois y venir avec nous? — J'espère que cela ira un peu mieux, dit Annette, transportée de joie. A peine sa mère fut-elle sortie qu'elle s'élança de son lit rayonnante de santé, et cria à Antoine par la fenêtre: aujourd'hui je passerai toute l'après-midi et toute la soirée auprès de toi. Le pauvre Antoine fut transporté d'aise.

Vers lès dix heures Annette descendit vêtue de la manière la plus séduisante; elle avoit la fraîcheur et l'éclat de la rose. Te portes-tu bien à présent, mon enfant, lui dit sa mère avec un

air d'intérêt affecté. — Oui, c'est passé..... Annette fut plus enjouée que jamais. On se mit à table. Une voiture s'arrêta à deux heures devant la porte; Annette la regardoit avec de grands yeux fixes à travers la fenêtre. Sans doute, dit l'artificieuse mère, que Mr. de *Lindt* s'est ravisé, en apprenant que tu te portois bien. La pauvre petite fondit en larmes en s'apercevant de cette supercherie; mais moi, dit-elle avec chaleur, je ne me suis pas ravisée, et je vous déclare formellement que je ne serai pas du voyage. — Fais ce que tu voudras, dit la mère en sortant pour aller arranger dans la voiture tous les petits paquets dont elle avoit besoin, et l'instant d'après elle y monta avec son mari. On apercevoit à travers le corset d'Annette les palpitations de joie de son coeur. Annette, lui cria encore une fois sa mère, avant que

la portière fut fermée, j'ai laissé la clé auprès de la commode, apportez-la moi. ANNETTE y courut, sortit en cabriolant, s'élança sur le marche-pied, et la présenta à sa mère. Celle-ci lui saisit tout-à-coup la main, et la tira à elle, en même tems qu'une servante, apostée tout exprès, la poussa par derrière, et ferma la portière. ANNETTE se trouva prise dans la voiture, et étoit déjà loin de *Brombach* avant d'avoir pu revenir de sa surprise.

Eh bien! s'écria-t-elle tout-à-coup, il en arrivera ce qui pourra; vous avez votre volonté, ma mère, mais j'aurai aussi la mienne. La pauvre petite pleuroit encore lorsqu'on arriva à la terre de Mr. de *Lindt*. Il étoit déjà nuit; la voiture s'arrêta derrière le jardin. Mr. de *Lindt* s'y trouva à point nommé, et offrit le bras à ANNETTE; elle le prit en tremblant et

pleine d'inquiétude. *Lindt* la conduisit à travers un arc de triomphe, éclairé par des centaines de lampions, dans une belle allée où il y en avoit plus de mille. La mère *Stahl* étoit entièrement hors d'elle-même: » eh, mon Dieu! Annette, vois donc! oh, regarde donc, Annette! hélas! comment pourrons-nous, Monsieur de *Lindt*, vous rendre jamais l'honneur que vous daignez nous faire. « — Je n'en savois pas un mot, je vous jure; un de mes amis, ajouta-t-il d'une voix tendre en s'adressant à Annette, à qui j'ai dit que j'aurois le bonheur de posséder ici la femme la plus accomplie, a voulu célébrer de la sorte votre arrivée. Je connois votre modestie, Annette; mais je n'en ai rien su, et j'espère que vous voudrez bien le lui pardonner. Il n'y a pas d'illumination qui puisse fêter dignement votre arrivée, et mon coeur est

pénétré de reconnoissance, de ce que vous avez bien voulu ne pas me refuser la grace de venir passer quelques jours ici.« — Que pouvoit dire la pauvre Annette? Elle étoit étonnée, confondue. *Lindt* reçut alors le premier serrement de main, et appliqua légérement ses lèvres sur son bras.

Il conduisit alors toute la famille dans le château, et mena aussi-tôt Annette dans les jolis appartemens qui lui étoient destinés; il montra ensuite au père et à la mère leur chambre, fit une inclination et disparut. Annette resta seule; elle eut alors tout le tems de revenir de son trouble, et sa surprise ne fit qu'augmenter en laissant errer ses regards autour d'elle. Deux superbes trumeaux placés vis-à-vis l'un de l'autre, répétoient son image au milieu de cette élégante magnificence. Pauvre Antoine! Annette se pro-

mène orgueilleusement sur ce riche tapis qu'elle foule aux pieds. Pauvre ANTOINE! elle se balance sur ce sopha de soie, dont l'élasticité la repousse. Pauvre ANTOINE! elle se contemple dans ces immenses glaces, fières de retracer son image. Infortuné jeune homme! une clarté resplendissante l'attire à la fenêtre. Au milieu de dix soleils enflammés est écrit en lettres de feu le nom d'ANNETTE, et des milliers de fusées sillonnent l'air en son honneur. Considère toute cette pompe magique! et toi qu'as-tu à y opposer? Rien, comme tu le chantes toi-même d'une voix attendrie, rien qu'un coeur que le ciel te donna! hélas! elle le sent elle-même: pendant qu'elle regarde à travers la fenêtre, quelques larmes roulent lentement le long de ses belles joues. elle se jette sur le sopha, et couvre avec son mouchoir ses yeux qui la trahissent. Elle ne veut plus voir

cet éclat séducteur, et tout-à-coup un nouveau bouquet de fusées qui sifflent et pétillent dans l'air, la réveille en sursaut et fait diversion à ses tristes réveries. Une douce harmonie retentit dans l'allée. Des flammes ondoyantes représentent un autel; il en sort un feu bleuâtre qui s'éleve jusqu'aux nuages couleur de rose placés au dessus, et va rendre hommage au nom d'ANNETTE qui brûle au milieu de ces nuages. Tous les arts réunis sont aux pieds d'ANNETTE pour célébrer son triomphe........ et elle aussi, la pauvre petite, elle n'a qu'un coeur que le ciel lui donna.

Elle éprouvoit un trouble et un tremblement qu'il est impossible de peindre. A peine avoit-elle lancé à travers la fenêtre quelques regards furtifs et timides; bientôt elle eut peur, n'osa pas rester plus long-tems seule, et entr'ouvrit

vrit tout doucement la porte; à l'instant parut Mr. de *Lindt*; il passa un bras autour de sa taille avec une tendresse, mêlée en même tems d'intimité et de réserve, et lui demanda d'un ton plein de sensibilité: est-ce que vous n'êtes pas contente, ma chère? — Je ne me trouve pas bien, répondit ANNETTE toute troublée, et d'une voix plaintive. — Sans doute que le mouvement de la voiture......... Cela ne peut même pas être autre chose; venez respirer le grand air. *Lindt* descendit avec ANNETTE dans le jardin. Elle étoit attachée à son bras comme étourdie, et sans proférer un seul mot. Il la conduisit à travers de petites allées de côté, où l'éclat de lampions placés dans l'éloignement, causoit un demi-jour délicieux, et où le son bien ménagé des flutes provoquoit une douce mélancolie, dans un charmant cabinet de verdure, formé par des

arbustes odorans. C'est là qu'il s'assit avec elle ; ANNETTE appuya son front sur sa main. O ANNETTE, lui dit-il, avec les accens de la sensibilité, qu'il m'est douloureux, au milieu du bonheur que j'ai de vous posséder ici, de ne pas découvrir dans vos yeux un seul rayon de plaisir ! tout ici vous rend hommage. Payez du moins d'un regard joyeux les témoignages des sentimens bien vrais qui volent au devant de vos pas. » Mr. de *Lindt*, « répliqua ANNETTE d'une voix entre-coupée, et elle se tut de nouveau : » Ah! je ne sais pas.... — J'ai le coeur si oppressé — je ne demanderois pas mieux que d'être gaie, mais — ô, je sens « — des larmes coulèrent de ses yeux. » Je ne me porte réellement pas bien. — Elle regardoit tristement devant elle, sans faire attention que *Lindt* couvroit sa main de baisers, sans sentir qu'il

la tenoit dans ses bras et la pressoit contre lui. Elle ne pensoit absolument à rien. Toutes les sensations agitoient à la fois son ame, et l'empêchoient de s'occuper d'aucun objet extérieur. Elle se leva tout-à-coup sans savoir pourquoi; *Lindt* la laissa livrée à ses propres réflexions, la reconduisit au château, et de là dans sa chambre. On ne tarda pas à l'avertir qu'on avoit servi. Sa mère raconta à tout le monde pendant le souper (*Bornemann* étoit du nombre des convives) ce que tout le monde avoit vu tout aussi bien qu'elle; que la maison avoit trois étages, que l'escalier étoit fort large, les appartemens très-élevés, l'illumination très-brillante, la musique douce et harmonieuse. ANNETTE avoit un air doux, à moitié triste, à moitié enjoué, et ne rougit ce jour-là d'aucune des inconséquences de sa mère, car elle n'en entendit aucu-

ne. Elle fut se coucher toute plongée dans ses réflexions, et pendant plus de deux heures son imagination troublée lui présenta successivement toutes sortes d'images.

Le lendemain matin dès qu'elle fut lévée, une jeune fille lui apporta du café en lui disant: voulez-vous prendre le café sur le balcon? Sans attendre la réponse, elle ouvrit une grande porte vitrée, y porta une table, posa le café dessus et s'en fut. Annette alla sur le balcon, et y jouit du coup-d'oeil le plus ravissant sur le jardin et sur toute la montagne. Le charme d'une belle matinée, la pureté de l'air, le parfum enchanteur de l'orangerie qui étoit au dessous d'elle dans le jardin, et l'aspect du paysage le plus varié dissipèrent bientôt son trouble. Elle étoit véritablement de bonne humeur, et n'avoit d'autre crainte que de voir

arriver Mr. de *Lindt*. Pendant ce tems-là, la fille qui la servoit alloit de côté et d'autre dans son appartement, et fut enfin s'asseoir dans un petit cabinet voisin, dont ANNETTE n'avoit pas aperçu la porte la veille. Elle fut ravie de voir, à travers la portre vitrée, que cette fille étoit assise et occupée à travailler tout près d'elle. Après avoir passé encore quelque tems sur le balcon, elle rentra dans la chambre, assez calme alors pour observer les différens objets dont elle étoit entourée. Elle fut surprise de l'élégance des meubles. L'instant d'après, elle passa dans la seconde pièce, ouvrit une porte recouverte par la tapisserie, et entra dans un cabinet d'où l'on découvroit une autre partie de la montagne. Elle y trouva une petite table à ouvrage charmante, sur laquelle étoit un billet avec ces mots: Pour ANNETTE, quand elle sera

bien aise d'être seule! la curiosité l'engagea à visiter les tiroirs, et elle y vit tous les objets qui peuvent servir pour les ouvrages de son sexe. Ce cabinet étoit délicieux, et en outre si solitaire, si recueilli! Les murs étoient garnis d'une treille qui s'élevoit au-dessus de la fenêtre. Elle prit possession avec transport de cette charmante retraite; elle y apporta sa harpe, et avoit exécuté déjà différens morceaux, lorsqu'elle entendit parler au rez de chaussée; elle courut à la fenêtre, et vit Mr. de *Lindt* sortir du jardin et s'en aller dans la campagne avec ses parens. En conséquence la voilà bien rassurée contre toute visite importune. Elle parcourut encore une fois les différentes parties de sa chambre. Personne ne la gênoit; la servante avoit même le dos tourné contre la porte vitrée. Elle parcourut les livres qui compo-

soient la petite bibliothèque, et n'y trouva que ceux qu'elle aimoit, ou dont elle avoit parlé à *Lindt*, en lui témoignant le desir de les lire. Elle passa successivement ainsi d'un objet à l'autre.

A peine eut-elle un peu satisfait sa curiosité qu'elle songea à s'habiller; mais au lieu de ses habits, elle en trouva d'autres tous différens dans l'endroit où elle les avoit placés, toujours fort simples, il est vrai, mais infiniment plus recherchés cependant que les siens. Cela la jeta de nouveau dans l'embarras. Enfin elle fut trouver la servante: » Mon cher enfant? « — Voulez-vous vous habiller? — Oui, mais où sont les habits que j'avois hier? — On m'a chargée de les emporter, répondit-elle très-honnêtement, et l'on m'a donné ceux-ci à la place. Monsieur m'a dit que Madame *Stahl* vouloit enfermer les habits de voyage. — An-

nette garda le silence; elle n'osa pas s'expliquer davantage avec cette fille, qui se mit aussitôt en devoir de lui aider à faire sa toilette. Je fais tout cela moi-même, ma chère, lui dit Annette; mais la fille lui ayant représenté qu'on le trouveroit mauvais, et qu'on s'en prendroit à elle, Annette fut obligée de lui remettre le peigne, dont elle avoit déjà commencé à se servir. Elle sentit bien que cette fille lui arrangeoit les cheveux tout différemment qu'elle ne vouloit, et elle le lui dit même; mais celle-ci l'ayant priée de nouveau, de la manière la plus obligeante, de vouloir bien la laisser faire, il fallut bien s'y prêter. Il en fut successivement de même pour toutes les parties de l'ajustement. Dès qu'Annette fut habillée, et la fille partie, elle courut bien vite au miroir, et recula de surprise. La rougeur colora aussitôt ses joues, et néan-

moins elle ne put pas s'empêcher de convenir que ce nouveau costume lui alloit à merveille. Voici en quoi il consistoit. Un corset de soie d'un rouge tendre dessinoit les contours de sa taille élancée, et une jupe de la même étoffe flottoit jusqu'à ses pieds. Sa blonde chevelure étoit négligemment formée en tresses par derrière, et ceinte par un ruban bleu au-dessus du front, indépendamment de deux jolies boucles qui tomboient mollement sur ses épaules. Un linon en quatre doubles receloit les trésors de son sein. Les manches ne recouvroient que jusqu'au coude son bras rond et potelé. Ce n'étoit pas plus le costume d'une Dame que celui d'une simple Paysanne; c'étoit l'ajustement léger et plein de graces de l'innocence. ANNETTE ne se lassoit pas de se considérer. Oh, disoit-elle en elle-même, c'est de cette manière qu'il

faudroit qu'Antoine me vît! Elle le pensoit avec une simplicité parfaite, et en conséquence elle s'assit vis-à-vis du miroir, prit sa harpe, et se mit à jouer les airs favoris d'Antoine.

La voix de *Lindt* s'étant fait entendre dans ce moment-là sur l'escalier, elle courut dans le cabinet, en ferma la porte, et devint rouge comme le feu. *Lindt* entra dans la chambre. La respiration lui manqua presque, tant elle craignit qu'il ne voulût pénétrer dans le cabinet. Tout-à-coup elle l'entendit toucher du clavecin. Elle prêta l'oreille. *Lindt* exécuta à merveille plusieurs morceaux. Elle trembloit d'inquiétude, et avoit les yeux fixés sur la porte. *Lindt* cessa de jouer, et elle ne vit arriver personne. Mademoiselle est-elle dans le cabinet? demanda *Lindt* l'instant d'après. Je vais voir, dit la fille, et en même tems

elle ouvrit la porte. Monsieur est là, dit-elle, et elle s'éloigna aussitôt. Annette fut obligée de se montrer. Dès l'instant que Mr. de *Lindt* l'aperçut, il ne put s'empêcher de rougir de saisissement, et dans le vrai Annette étoit d'une beauté ravissante. Il eut tant d'informations à prendre dans le premier moment, tant d'objets à observer, il s'aperçut si peu de l'embarras d'Annette, qu'elle parvint à se rassurer. Il l'engagea à passer sur le balcon, lui fit remarquer en détail les charmes de ce joli paysage, parcourut ensuite avec elle des gravures qui représentoient des vues de Suisse, lui en expliqua les beautés, et lui nomma les cantons où elles se trouvoient.

Annette gardoit le silence, mais néanmoins elle prenoit plaisir à faire le tour de l'appartement à côté de lui, écoutoit attentivement ses moindres paroles, et lui savoit

bon gré intérieurement de ne pas avoir l'air de faire attention à sa parure. Si l'on en excepte deux ou trois petits serremens de main, qu'il lui baisa une fois le bras avec transport, et qu'il la pressa tendrement contre lui, en faisant la description d'une vallée romantique de la Suisse, où il auroit desiré passer le reste de sa vie, s'il n'avoit pas connu *Brombach*, il fut constamment d'une réserve extrême. Nous ne tarderons pas à aller dîner, dit-il ensuite, en regardant à sa montre. Annette rougit, en songeant aux cris ridicules que sa mère ne manqueroit pas de pousser en la voyant vêtue de la sorte. Vous seriez peut-être bien aise de voir votre mère auparavant, continua Mr. de *Lindt*? En même tems il lui offrit son bras, la conduisit devant la chambre de sa mère, ouvrit la porte, fit une révérence et s'en alla; ce fut un se-

cond procédé délicat, dont Annette ne put pas s'empêcher de lui savoir gré. La mère fit de grands *hélas!* et frappa dans ses mains en apercevant Annette. Elle voulut savoir d'où lui étoient venus ces beaux ajustemens. Il étoit aisé d'imaginer qu'elle ne pouvoit les tenir que de Mr. de *Lindt.* L'as-tu bien remercié du moins, lui dit-elle? Annette étoit au désespoir, et elle ne pouvoit pas parvenir à faire entendre à sa mère qu'il ne falloit pas en parler. Enfin cependant elle commença à le comprendre un peu, quand Annette lui dit que Mr. de *Lindt* ne manqueroit pas de trouver mauvais qu'on eût l'air de remarquer que ce présent venoit de lui, puisqu'il avoit affecté d'y mettre du mystère.

On se mit à table et tout se passa assez bien, aux cris près de la mère *Stahl* pour tout ce qu'elle

voyoit. *Bornemann* avoit les yeux continuellement fixés sur Annette; et son intérêt pour elle brilloit clairement dans tous ses regards, et dans les moindres paroles qu'il lui adressoit. *Lindt* paroissoit le plus calme et le moins embarrassé de tous les convives. Il ne s'entretenoit pas plus avec Annette qu'avec tout autre. Après le dîner il monta avec *Bornemann* dans la chambre de la jeune paysanne. On y joua, on fit la conversation, on rit; Annette ne tarda pas à respirer plus librement, et à prendre part à l'entretien. *Bornemann* lui serra la main en s'en allant et lui dit: »Charmante Annette, Mr. de *Lindt* m'avoit dit tant de bien de vous que j'avois de la peine à y ajouter foi; mais maintenant je vous prie de croire qu'il y a un autre homme sur la terre qui vous rend toute la justice que vous méritez.» — «O! je vous en conjure,

dit-elle avec une voix attendrie et des yeux humides de larmes, trop de bonté afflige à la fin; dites cela à Mr. de *Lindt*.........» Que l'on songe un instant à la multitude et à la nature étrange des sensations qui devoient assaillir le coeur de la pauvre Annette, et l'on ne pourra s'empêcher de trouver son expression très-naturelle. Elle étoit réellement dans une situation tout à-la-fois agréable et douloureuse. Elle ne pouvoit pas se dissimuler qu'elle se plaisoit dans ce nouveau séjour. La simple magnificence qui y régnoit; cette vie sans contrainte; la réserve extrême de Mr. de *Lindt* à son égard; la considération qu'on lui témoignoit, et sans avoir l'air de chercher à s'en faire un mérite; la délicatesse qui accompagnoit toujours les honnêtetés qu'elle recevoit; tout concouroit à faire naître dans son coeur la plus haute estime et un grand

sentiment de bienveillance pour Mr. de *Lindt*. Mais ses vues sur elle, dont il ne lui étoit plus permis de douter; l'amour qu'elle portoit à Antoine, et qui étoit si contraire aux voeux de Mr. de *Lindt*; son extrème modestie qui l'empêchoit de se croire digne de ses soins empressés et des hommages qu'il lui adressoit, que de motifs pour rendre sa position vraiment douloureuse! » Ah! dit-elle tout bas, en joignant les mains, s'il faut que je lui dise à présent: *non, je ne vous aime pas!* si c'est là le prix dont je dois reconnoître toutes ses bontés, tout son amour! Ah! plut à Dieu que je n'eusse jamais connu d'autres vêtemens que ceux dans lesquels mon coeur battoit avec tant de liberté! Ah! Antoine, Antoine! si j'étois auprès de toi! tu ne me donnerois rien qu'il ne fût en mon pouvoir de te rendre! » A ces mots elle se

jeta, en répandant un torrent de larmes sur la chaise la plus commune qu'elle pût trouver.

Elle ne vit plus qu'avec dégoût ces tapis de soie, ces meubles superbes. Elle remit à leur place quelques livres qu'elle avoit pris dans une armoire, et en retira la clef. Elle en fit successivement autant pour tout ce dont elle avoit fait usage, passa ensuite dans la chambre de la fille qui la servoit, et se mit à travailler à son ouvrage, toujours en proie aux sensations les plus pénibles. La fille la trouva là à son retour; Annette continua à y rester, et causa avec elle d'une manière aussi affectueuse qu'il lui fut possible. Son coeur étoit oppressé, et elle éprouva du soulagement à payer d'un tendre baiser un petit service que cette fille eut occasion de lui rendre. » O Mademoiselle, » s'écria celle-ci, en lui prenant la main avec trans-

port. — Non pas Mademoiselle, ma chère amie, si vous m'aimez. Je m'appelle Annette; mon père est un paysan; mon........ moi-même j'espère n'être jamais qu'une paysanne. — Des larmes s'échapèrent en même tems de ses yeux et sillonnèrent ses belles joues. » O! reprit Annette, en voyant cette fille la considérer avec un air d'embarras, je suis une paysanne, et je veux, je dois rester telle. » Elle demanda alors adroitement les habits qu'elle avoit apportés avec elle. La fille sortit. Mr. de *Lindt* entra l'instant d'après pour lui proposer une promenade. Est-ce que vous ne vous portez pas bien, Annette? lui demanda-t-il avec douceur et en la regardant attentivement. Annette se fit violence pour paroître contente. Elle mit ensuite la main sur son coeur, et dit en souriant à demi: » Ces habits, ces . . . . . (elle regarda autour d'elle, et ne

poursuivit pas) Vraiment Mr. de *Lindt*, ils me sont trop étroits; j'y suis mal à mon aise. » — Je m'étois fais une fète, dit *Lindt*, de vous voir demain avec les nouveaux ajustemens que vous trouverez ici; mais..... vous allez avoir les vôtres. Vos desirs doivent l'emporter sur les miens. — ANNETTE descendit avec lui dans le jardin, et peu-à-peu l'entretien intéressant de *Lindt* et de son ami ramenèrent la paix dans son ame. Une douce musique, placée sous ses fenêtres, la provoqua le soir aux douceurs du sommeil.

Le lendemain matin elle trouva sur le sofa ses vêtemens, et à côté ceux que lui avoient destinés Mr. de *Lindt*. Elle saisit les siens avec un empressement et un plaisir impossible à rendre, et courut dans son cabinet pour les mettre. » Il s'étoit fait une fête, dit-elle presqu'aussitôt, de me voir aujourd'hui

avec les autres. » Après un long combat entre les sentimens de son coeur et la reconnoissance, elle rentra pour examiner ceux de Mr. de *Lindt*. C'étoit un charmant fourreau blanc, orné de quelques guirlandes de fleurs. Elle resta en suspens. Elle regardoit ses simples vêtemens avec des yeux d'envie, et néanmoins elle ne vouloit pas refuser à Mr. de *Lindt* ce qui pouvoit lui être agréable. La fille entra l'instant d'après. Annette se détermina en faveur de l'ajustement de Mr. de *Lindt*, et à peine fut-elle habillée qu'elle demanda à le voir, sans même donner un petit coup-d'oeil au miroir auparavant. Il parut aussitôt, transporté de joie. Annette avoit quelques questions de peu d'importance à lui faire. Après l'avoir considérée quelque tems avec le plus grand intérêt, » Que vous êtes bonne, lui dit-il d'un ton pénétré, en lui

serrant la main. » Ils passèrent une demi-heure ensemble sur le balcon, et il prit congé d'elle tout glorieux de son triomphe.

A peine fut-il parti qu'ANNETTE s'enferma dans son cabinet, et dans un clin d'oeil elle détruisit l'élégant édifice de sa coiffure, et se débarrassa de son charmant costume. Il ne lui fallut pas plus de deux minutes pour le remplacer par ses habits de paysanne, et son coeur s'y trouva calme et soulagé. La fille attachée à son service fut pétrifiée de voir ce changement subit de décoration. ANNETTE alla s'asseoir avec sa harpe sur le balcon, et y joua un morceau qui peignoit la joie pure qu'elle goûtoit alors; en effet elle avoit comblé les voeux de son bienfaiteur et satisfait ses propres desirs.

Pendant ce tems-là *Lindt* avoit un long et sérieux entretien avec *Bornemann.*

» Je ne puis pas m'empêcher de convenir, mon cher *Lindt*, disoit *Bornemann*, que votre plan est délicat, décent, et digne à tous égards de cette créature céleste; mais l'amour qu'elle nourrit dans son coeur, ne brise-t-il pas à mesure tous les liens dans lesquels vous cherchez à l'engager? Examinons cela de sang froid. L'aspect de son appartement, la magnificence qu'elle y a trouvé réunie à la commodité, et son entrée triomphante ici devoient naturellement l'éblouir dans les premiers momens. Vous m'avez dit qu'elle avoit pris possession de toutes les parties de la chambre, qu'elle s'étoit assise sur toutes les chaises; mais ne m'avez-vous pas dit aussi vous-même qu'après quelques instans de joyeuse ivresse, elle s'étoit jetée sur un siège, en couvrant avec son mouchoir ses yeux humides de larmes? Le soir à table,

n'étoit-elle pas absorbée en elle-même, et à coup sûr d'une manière peu agréable? Cela peut venir d'embarras, de modestie, de timidité, mais croyez que ce n'est pas là l'unique motif, et que les regrets de l'amour y entroient aussi pour quelque chose. »

— N'étoit-elle pas gaie, contente, dès le lendemain sur le balcon? Vous ne pûtes pas vous empêcher de me dire vous-même: c'est le regard d'une belle ame qui jouit des charmes de la nature! Ne parcourut-elle pas ses appartemens sans trouble, sans embarras, et ses yeux ne se fixèrent-ils pas sans contrainte sur les différens objets? Quand elle trouva le billet sur la table du cabinet, n'en prit-elle pas possession comme si elle eût dû l'habiter toute sa vie? » N'y transporta-t-elle pas à l'instant sa harpe, comme pour dire: ceci est ma propriété? Sans doute nous ne

pouvons pas ajouter une confiance entière aux rapports de la fille qui est chargée de prendre soin d'elle et de l'observer; mais néanmoins cette fille n'a-t-elle pas dit qu'elle avoit ouvert les armoires et examiné les livres, qu'elle avoit même lu dans quelques uns, qu'ensuite elle avoit fredonné une chanson, et qu'elle avoit fini par parcourir successivement tous les objets? Auroit-elle fait cela, si elle ne s'étoit dit tout bas à elle-même: tout ceci m'appartient, ou m'appartiendra un jour.—N'a-t-elle pas mis sans hésiter les ajustemens que j'avois fait placer dans sa chambre? Elle parut embarrassée quand j'entrai, j'en conviens; mais son embarras ne se dissipa-t-il pas aussitôt dès que je fis semblant de ne pas m'en apercevoir. Elle étoit, je vous jure, aussi à son aise, aussi peu entreprise, qu'au sortir de table où vous en fîtes vous-même

même la remarque. Quant à son trouble actuel, ne vous en a-t-elle pas elle-même expliqué la cause? *trop de bonté afflige.* »

Bornemann sourit. Vous avez, continua-t-il, omis les petits traits, qui sont précisément les plus caractéristiques. Elle prit posession du cabinet avec plaisir parce qu'elle pouvoit y être seule, parce qu'elle ne craignoit pas que vous vinssiez l'y troubler. Elle a mis les ajustemens, il est vrai; mais ce n'a pas été sans un air très-rêveur; elle a une manière de penser trop délicate pour dire quelque chose de malhonnête à la fille qui la sert. Mais vous ne dites rien de l'entretien d'aujourd'hui avec cette fille! ces mots répétés presque coup sur coup: » Je suis une paysanne, et je veux rester telle! » Ces larmes dont elle les a accompagnés, ce desir de ravoir ses habits...... Qu'est-ce que cela vouloit dire?

» Mais n'a-t-elle pas mis les autres, à ma prière? si le desir de rester paysanne étoit autre chose qu'un caprice, provenant de quelqu'autre caprice, n'auroit-elle pas dû donner la préférence à ses habits? Au lieu de cela elle a choisi les miens, et elle les a choisis volontairement, avec réflexion. Ne m'interrompez pas, *Bornemann*; vous allez voir que je ne me fais pas illusion. Je suis sur la route qui conduit au coeur de cette créature céleste; sa confiance augmente visiblement de jour en jour ainsi que son estime, et déjà je pourrois dire que son coeur est à moi, si je voulois donner à la reconnoissance le nom d'amour. Il falloit pour en venir là que je la tinsse ici, absolument ici; car là-bas à cause de l'ascendant que lui donnoient l'habitude, la confiance et l'amour, il suffisoit d'un regard de son bien-aimé pour renverser l'édifice que j'avois mis

le plus d'art à construire. Ici la confiance, la reconnoissance, l'estime occupent son coeur sans interruption, et à la fin l'habitude changera ces sentimens en amour. Je ne me dissimule point du tout que si je la laissois partir aujourd'hui ou dans un couple de jours, le petit paysan qu'elle aime parviendroit bientôt à effacer l'impression que j'ai faite sur son coeur; mais la mère me laissera tout le tems de la rendre ineffaçable cette impression, non seulement de l'existence plus agréable et plus digne d'elle qu'elle trouve ici, mais encore de ce sentiment de bienveillance, de cette bienveillance si voisine de l'amour........ Au reste, accompagnez-moi vous-même, et allons la trouver. »

Ils ouvrirent la porte d'ANNETTE, et *Lindt* ne put s'empêcher de rougir en lui voyant ses propres habits et sa coiffure de paysanne.

Bornemann sourit un peu. » Vous trouvez-vous plus à votre aise de la sorte, ANNETTE? demanda *Lindt.* » Oui, j'y suis accoutumée, répondit-elle en rougissant légèrement. En effet elle n'avoit jamais été si gaie, et elle continua à l'être, en dépit des grands yeux que lui fit sa mère, en la trouvant habillée de la sorte, et sur-tout quand elle eut vu les autres ajustemens qui étoient encore là sur une chaise. » Ces habits étoient trop étroits » pour moi, Maman; je suis bien » plus à mon aise comme ça. » La bonne femme trouvoit ces raisons pitoyables. *Lindt* redoubla de soins pour dissiper ANNETTE, en inventant pour elle tous les divertissemens possibles, et il n'y réussit que trop bien. De petites fêtes aux gens de la campagne, que la prise de possession de sa terre rendoit toutes naturelles, et dont ANNETTE se trouvoit toujours

la Reine, sans qu'il parut y être pour rien; une conversation toujours plus agréable et plus animée; des actions de bienfaisance et de bonté qu'il avoit l'art de faire passer sans affectation par ses mains, de petites promenades qui se terminoient par un concert caché dans quelque coin du jardin, ou tout autre objet inattendu; tel étoit le cercle varié et non interrompu de plaisirs, qui faisoit connoître à ANNETTE le bon goût de *Lindt*, sa générosité, son amour; qui excitoit sans cesse dans son ame les sensations les plus agréables, et qui la conduisit enfin à convenir qu'un pareil genre de vie étoit infiniment heureux. L'espèce de contrainte que le rang de *Lindt* imposoit à ANNETTE, ne tarda pas à disparoître. Elle redevint enjouée, naturelle, presque folâtre. Déjà elle gambadoit auprès de *Lindt* et de *Bornemann*; bientôt elle se livra

à ses petites espiègleries, à ses goûts favoris; elle s'amusoit à déranger tous les pièges que le chasseur avoit tendus pour attraper des oiseaux; le matin elle donnoit à manger aux pigeons et aux poules; à table, elle faisoit une petite provision de gâteaux et de fruits, pour les distribuer aux enfans qu'elle attiroit auprès d'elle; elle construisit dans le jardin avec des pampres sauvages un cabinet de verdure bien épais qu'elle s'appropria; elle y porta une petite table, alloit y prendre son café et pincer de la harpe le matin, et ce qui la charmoit sur-tout, c'est que *Lindt* ne lui disoit pas un mot d'amour. Quant au pauvre ANTOINE, elle n'y songeoit guère, si ce n'est le soir, quand elle étoit seule, et aussi le matin en se levant. Un beau jour, la fille qui la servoit cut le malheur de faire une énorme tâche d'huile à ses habits de paysanne,

et la conjura de vouloir bien ne pas la perdre auprès de Mr. de *Lindt*. Quel parti pouvoit prendre la bonne, la compatissante ANNETTE? Elle remit les ajustemens avec des guirlandes de fleurs, et bientòt l'habitude, un peu de gloriole peut-être, les lui fit aimer.

A chaque instant, Mr. de *Lindt* avoit à lui montrer quelque chose qu'elle n'avoit pas encore vu; tantòt c'étoit une pièce de méchanique, tantôt un jeu, tantôt quelque tour amusant. Ils s'asséyoient à côté l'un de l'autre, rioient, plaisantoient, et ANNETTE aidoit même *Lindt* à faire quelques petites espiégleries à *Bornemann*. Ils avoient arrangé ensemble un petit coin du jardin. Elle relevoit sa robe, arrosoit les fleurs que *Lindt* venoit d'attacher, lui jetoit de l'eau sur les mains pour peu qu'il se détournât de son travail pour plaisanter..... et il n'avoit fallu que

cinq jours pour opérer tout ce changement; l'incrédule *Bornemann* lui-même commença à faire compliment à son ami.

Enfin la mère *Stahl* laissa échapper un mot de son retour à *Brombach*; car, depuis environ deux jours, l'idée de son ménage lui avoit fortement tenu à coeur. Il n'en fallut pas davantage pour qu'un rayon de joie se répandit sur la figure d'Annette, et elle chercha si peu à dissimuler ce qu'elle éprouvoit, qu'elle se mit à sauter de plaisir, et qu'elle insista aussitôt sur les différens motifs qui rendoient ce retour indispensable. *Lindt*, qui étoit préparé d'avance à cette scène, dit avec un grand calme: » C'est à mer-
» veille, chère Maman; je conçois
« fort bien que votre ménage peut
» avoir besoin de votre présence,
» et je suis le premier à vous en-
» gager à aller y donner un coup-

» d'oeil, mais sous la condition
» expresse que vous nous revien-
» drez. » La mère *Stahl* en prit
l'engagement, mais *Lindt*, affectant
de paroître incrédule, ajouta en
riant: » Voilà qui est bien. mais
» il me faut des otages. Vous par-
» tirez dès aujourd'hui, mais votre
» mari restera avec nous; et An-
» nette lui tiendra compagnie. J'é-
» tois également obligé de faire
» aujourd'hui de mon côté une
» petite tournée qui me tiendra
» éloigné jusqu'à demain au soir.
» Dans bien peu de jours, je me
» flatte que vous viendrez nous re-
» joindre; il ne vous en faut pas
» davantage pour mettre ordre à
» toutes vos petites affaires do-
» mestiques. » Annette devint
rouge. » Mr. de *Lindt*, dit-elle
toute troublée, je reviendrai aussi,
mais il faut que je retourne à la
maison; en vérité il le faut abso-
lument. » Et en disant ces mots

elle s'avança amicalement de lui d'un air suppliant. *Lindt* la tira à l'écart dans l'embrasure d'une fenêtre. » Quelque plaisir que j'eusse
» à vous voir rester ici, ma chère
» petite, je n'hésiterois cependant
» pas à sacrifier ma satisfaction
» personnelle à vos moindres de-
» sirs; mais sachez, Annette, qu'un
» être, vraiment bien malheureux,
» est intéressé à ce que vous pas-
» siez ici encore quelques jours,
» et a même fondé sur cela toutes
» ses espérances; c'est *Jeannette*,
» la fille de mon garde, qui est
» cette infortunée. Vous connois-
» sez ce joli petit chasseur qui
» est en apprentissage chez lui?
» Eh bien! imaginez qu'il veut ma-
» rier sa fille à un parent, et que
» la pauvre malheureuse est au
» désespoir, car elle aime le chas-
» seur et en est aimée. Le Père
» a découvert leurs sentimens mu-
» tuels, et comme l'apprentissage

» du jeune-homme expire précisément demain, il ne veut pas » permettre qu'il reste plus longtems chez lui. Il est comme un » furieux; vous avez eu occasion » de remarquer vous-même à quel » point il est violent. Je n'aurois » pas mieux demandé que d'interposer mes bons offices, car » cette pauvre fille est dans un » état vraiment déplorable; mais.... » il est bon que je vous dise que » le petit jeune-homme s'est déjà » prévalu de mon intercession au- » près du père, et cela dans tout » le village. On lui reproche en » outre quelques petites tromperies, qu'on ne peut attribuer à » la vérité qu'à un excès d'amour » pour sa bien-aimée. Il me fait » pitié ce pauvre diable, je vous » l'avoue; mais je n'ose cependant » pas me montrer dans cette affaire, parce que c'en seroit assez pour que chaque habitant de

» mes terres se crût autorisé à en
» faire autant. En conséquence
» j'ai été obligé de refuser formel-
» lement mon intercession à cette
» pauvre fille, qui est venue me
» trouver ce matin, et je vous
» jure qu'il a fallu me faire bien
» violence. J'aurois vraiment fort
» à coeur de la sauver de cet
» abyme de misère et de déses-
» poir qu'on creuse sous ses pas,
» car représentez-vous la position
» de cette malheureuse, de se voir
» arracher sans retour des bras de
» la seule personne qu'elle aime. »

Déjà les yeux d'ANNETTE étoient humides de larmes. *Lindt* continua ainsi: » Quelqu'air sévère que
» j'aie été obligé d'affecter, mon
» coeur a été attendri, et en con-
» séquence je lui ai fait dire sous
» main, par mon vieux Henri, qu'il
» falloit qu'elle s'adressât à vous,
» ma chère ANNETTE. Vous con-
» noissez tout l'ascendant que vous

» avez

» avez sur l'esprit du garde; vous
» savez que ce vieux bon homme
» ne peut rien vous refuser, de-
» puis que vous avez obtenu de
» moi pour son fils la place d'hom-
» me-d'affaires dans ma petite
» terre. La fille doit venir vous
» demander votre intercession; elle
» sera heureuse, et moi, de mon
» côté, je pourrai faire le méchant
» tout à mon aise contre le jeune-
» homme. Voilà, ma chère An-
» nette, les motifs pour lesquels
» je desirerois —

Oh! oui, de tout mon coeur, à l'instant! à l'instant, s'écria Annette, en essuyant ses larmes. Je sais que le père ne me refusera pas, et je vais le prier avec tant d'instance qu'il ne pourra me refuser. Mais je puis faire tout cela aujourd'hui, et partir ensuite avec ma mère.

» Oui, si toutefois vous me pro-
» mettez bien de revenir. »

Annette se consulta un instant, et promit, mais sans déterminer aucune époque. Elle descendoit déjà en toute hâte, lorsque *Lindt* la rappela pour lui dire: » Écoutez, Annette; pour ne pas » faire les choses à demi, pro- » mettez en outre aux jeunes gens » que vous me prierez d'accorder » au jeune chasseur la survivance » de la place de son beau-père. » Dites-le aussi au bon homme; » cela ne peut que le disposer » encore davantage à faire ce que » vous attendez de lui. » Ce petit épisode lui servit à la retenir encore quelque tems, et il la laissa aller ensuite.

Le fonds de l'affaire étoit vrai, à cela près que le garde avoit déjà ordre de ne pardonner au jeune-homme qu'à la prière d'Annette. Le projet de *Lindt* étoit de faire ressortir à ses yeux, par de petits événemens de ce genre, l'impor-

tance du rang et des richesses, et c'étoit le plus sûr de tous les moyens pour parvenir à son coeur bienfaisant. Pendant qu'il avoit retenu Annette, il avoit eu soin d'envoyer chez le garde, pour lui faire dire de ne pas se trouver chez lui. Elle arriva l'instant d'après, rencontra les jeunes-gens, mais point le père. *Jeannette*, dès qu'elle l'aperçut, se précipita vers elle, lui fit part de sa position, et la supplia, par tout ce que le malheur, la crainte et l'amour au désespoir peuvent avoir de plus touchant, de ne pas l'abandonner. Annette en prit l'engagement, et le jeune-homme fut détaché aussitôt pour aller chercher le père; mais, hélas! il revint au bout de quelque tems, avec la triste nouvelle que celui-ci étoit monté à cheval pour aller à la petite terre, et qu'il ne seroit de retour que le lendemain. Annette

en ſut vivement affectée. Grand Dieu! dit-elle d'un air attendri et touché de compassion, demain il faut que je parte. La pauvre fille du garde fit si vivement éclater sa douleur, et employa, pour triompher de sa résolution tant de sollicitations et de larmes, qu'elle lui arracha enfin la promesse de passer encore la journée du lendemain.

» Cher ANTOINE, dit-elle en re-
» venant,—non, il ne peut pas le
» trouver mauvais. « Arrivée à la maison, elle fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour déterminer sa mère à différer son départ encore d'un jour, mais *Lindt* avoit eu soin de l'affermir invariablement dans sa résolution. » Il y a moyen
» de tout arranger, dit-il; quand
» la voiture ira chercher votre
» Maman, vous pourrez en profi-
» ter pour aller faire un tour à
» *Brombach.* » Oui, vous avez

raison, j'en profiterai, s'écria Annette transportée de joie, en frapant des mains. Ah! la pauvre petite! elle étoit loin de soupçonner que le cocher avoit déjà reçu ordre de ne pas revenir, et de prendre pour excuse un accident arrivé à la voiture.

La mère *Stahl* se mit en route le lendemain, et le garde n'étoit pas encore de retour. La tendre Annette suivit long-tems des yeux l'heureuse voiture, et s'abandonna à de douces rêveries en songeant au plaisir qu'elle auroit à prendre aussi la même route, à s'élancer dans les bras d'Antoine, à lui témoigner tout son amour, et à le supplier de n'être pas fâché contre elle pour avoir fait un si longue absence. Elle étoit livrée toute entière à ces réflexions, lorsque la fille du garde ouvrit brusquement la porte, et lui dit toute essoufflée, que son père étoit enfin de retour.

ANTOINE et le chagrin qu'elle ressentoit furent aussitôt oubliés; elle courut, transportée d'aise, travailler au bonheur d'un autre. Au bout d'une demi-heure ses voeux furent exaucés; elle, le garde, *Jeannette* et son *Amant*, tous les quatre étoient immobiles et versoient des larmes de joie: mais à peine cette première impression eut-elle cessé d'absorber son coeur, qu'elle retomba dans sa mélancolie. Comme le pauvre ANTOINE va être triste, se dit-elle douloureusement, en voyant revenir la voiture sans moi! ...... Elle se jeta en sanglotant sur un sopha. La fille qui la servoit, tantôt en lui faisant une question, tantôt en ayant l'air de chercher quelque chose, l'observoit adroitement, et ne put faire diversion à sa douleur qu'en allant chercher deux jolis petits enfans de paysans qu'ANNETTE aimoit. En les voyant, ses larmes cessèrent de couler; elle

les caressa, et dans moins d'une demi-heure ces innocentes créatures parvinrent à la distraire entièrement par leur babil. Il faut que nous leur fassions voir la chambre des miroirs, dit alors la rusée soubrette : Annette elle-même ne l'avoit jamais vue. Cette fille la conduisit dans son cabinet, et ouvrant tout-à-coup une porte qui avoit la forme d'une cheminée, elle la fit passer dans une très-belle chambre, décorée de tableaux et de charmantes gravures; de-là dans une salle où correspondoient deux jolis cabinets, dont l'un étoit tout en glaces, et enfin dans un superbe appartement où etoient deux lits d'une élégance extrême. Mais est-ce que personne n'habite ceci, dit Annette, en faisant de grands yeux. Cette chambre, répondit la fille, fait partie de votre appartement, et personne ne l'habite; car elle est destinée pour notre bonne maî-

tresse, quand Monsieur se mariera. Le regard qu'elle jeta sur Annette, en prononçant ces mots *notre bonne maîtresse*, étoit tellement respectueux et expressif, que celle-ci ne put pas s'empêcher de voir de qui elle vouloit parler. En conséquence elle rougit, et se hâta d'ouvrir la porte suivante...... Et c'est ici que loge Monsieur, dit la fille. Cette chambre étoit extrêmement simple; trois ou quatre tableaux en faisoient tout l'ornement. Annette n'y étoit jamais venue non plus. Elle s'approcha par hasard d'une table, et y aperçut un dessein, qu'elle reconnut, en le regardant plus attentivement, pour celui de son fourreau. Elle s'en fut tout de suite à l'autre extrémité de l'appartement, mais, ne pouvant pas résister à sa curiosité, elle donna une commission à la fille qui l'accompagnoit pour s'en débarrasser, examina alors de plus

près le dessein, et fut bien agréablement surprise en lisant au dessous deux vers, tirés d'une épître d'*Haller* à *Bodmer* sur la mort de sa femme, et auxquels on n'avoit fait qu'un léger changement :

De vertus, d'agrémens cet assemblage heureux
A su toucher mon coeur, et combleroit mes voeux.

Elle avoit lu ces deux vers dans *Haller*; et ne pouvant se défendre d'un petit mouvement de vanité; elle s'éloigna promptement de tout ce qui l'entouroit et descendit dans le jardin. Il lui étoit impossible de cesser de songer à ces deux vers; ils venoient se placer machinalement sur sa langue, au moment même où elle étoit le plus occupée d'Antoine, et alors elle se souvenoit aussi des paroles de cette fille : *notre bonne Maîtresse;* personne ne devoit habiter cette chambre, excepté la *Maîtresse.*

Quelque agréables que pussent lui être de pareilles images, elle ne pouvoit se défendre néanmoins d'un grand trouble secret. Elle se rappeloit son Antoine, les momens délicieux qu'elle avoit passés avec lui, la promesse de lui rester fidelle qu'elle lui avoit si solennellement donnée, et malgré cela ces maudits vers, et la chambre de *notre bonne Maîtresse* venoient toujours se mettre à la traverse, et formoient un bizarre mêlange d'idées dans son esprit. Elle s'éloigna enfin pour chercher à se distraire, car elle n'étoit pas en état de supporter plus long-tems l'image d'Antoine; et elle revint chez la fille du garde à qui elle avoit oublié de promettre qu'elle vouloit tâcher de procurer à son futur époux la survivance de la place de son père. Le vieux garde lui baisa la main avec transport. » O! » lui dit ce bon homme, Dieu

» veuille que le moment ne soit » pas éloigné où nous serons tous » à votre service! Avec quel plaisir » je baiserai le bas de votre ta- » blier! « Le coeur d'ANNETTE étoit trop oppressé pour pouvoir être accessible à de pareils motifs de consolation; elle s'en retourna plus agitée que jamais.

Lindt fut de retour le lendemain, et la femme *Stahl* revint aussi vers le soir. ANNETTE témoigna de nouveau le desir d'aller à *Brombach*, mais de nouvelles promesses la retinrent encore: de nouvelles fêtes, de nouveaux bienfaits qu'elle fut chargée de répandre, et les noces de *Jeannette* parvinrent peu-à-peu à la distraire. *Lindt* commença dès lors à en agir plus ouvertement avec elle; il se permettoit chaque fois un peu plus de liberté qu'auparavant. Il la prenoit dans ses bras, causoit avec elle dans cette position, et au lieu du

mot *amitié*, employoit maintenant ceux de *tendresse* et d'*amour*. Ses allusions devenoient plus claires, et les égards respectueux de tous les gens de la maison, et sur-tout de la fille qui la servoit, beaucoup plus marqués. Enfin un certain jour, où ANNETTE n'avoit presque pas cessé un instant d'être auprès de *Lindt*, qu'elle avoit d'abord travaillé, ensuite joué et puis chanté dans la chambre; qu'elle avoit arrosé les fleurs, donné à manger aux pigeons avec lui, et qu'ils étoient assis de bonne amitié à côté l'un de l'autre dans leur cabinet de verdure, il passa tout-à-coup son bras autour de sa jolie taille, la pressa tendrement contre son coeur, et lui dit d'une voix passionnée : » ANNETTE, commen-
» cez-vous à sentir combien vous
» rendez tout le monde heureux
» ici par votre présence? Mes vas-
» saux, les gens de ma maison

» attendent également de moi que » je leur donne pour mère cette » créature si douce, si sensible, » si bienfaisante, vous enfin, ma » bonne petite. Moi-même, ma » chère Annette, je n'ai pas de » voeu plus ardent que d'être » digne du bonheur de vous ap- » peler ma femme. O! Annette, » Annette, que ce soit l'instant » heureux où vous me promettez » votre coeur et votre main! Soyez » ma femme, ma chère Annette!» Une déclaration si brusque et si pressante la jeta dans un trouble inexprimable. Un tremblement général se saisit d'elle, elle soupira, quelques larmes vinrent sillonner ses joues décolorées. »Ah! Dieu!« furent les seules paroles qu'elle put proférer. *Lindt* la prit dans ses bras, appliqua ses lèvres brûlantes sur sa joue, et la pressa contre lui, en disant: »Consens à » être à moi, fille charmante, »

La défaillante ANNETTE, immobile dans ses bras, ressembloit à une statue de marbre blanc; quelques larmes et les battemens inégaux de son sein, rassuroient seuls sur son existence. Elle détacha enfin sa joue de la bouche de *Lindt*, joignit les mains, se sépara tout-à-fait de lui, et éleva ses regards vers le ciel. » Répondez-moi, AN-» NETTE, je vous en conjure, » lui dit-il, en pressant ses mains qui étoient toujours jointes. Elle ne répondit pas un seul mot. Les mouvemens les plus tumultueux agitoient son ame. Elle entendit la voix d'ANTOINE retentir sourdement à son oreille, elle se dégagea à l'instant des étreintes de *Lindt*, et demeura debout devant lui comme pétrifiée. » Je veux vous » donner le temps de vous ravoir, » ma chère, lui dit-il en se levant, » réfléchissez...... Mais songez bien » ANNETTE, que plusieurs centaines

» de personnes qui attendent de
» vous des consolations et des
» bienfaits, confondent leurs voeux
» avec les miens. Vous ne refusez
» pas absolument, j'espère.......? »
Elle fit un mouvement de tête insignifiant; *Lindt* s'éloigna, et elle se laissa retomber à la place où elle étoit auparavant. Une heure entière s'écoula avant qu'un peu de calme pût s'introduire dans son coeur. Ce ne fut qu'alors qu'elle commença à démêler un peu ses sentimens; elle fit quelques pas pour s'en aller, et rentra aussitôt dans le cabinet de verdure. Il lui fut impossible de se représenter autre chose que les paroles de *Lindt* et l'image d'Antoine; elle ne savoit d'ailleurs ni ce qu'elle sentoit, ni ce qu'elle pensoit, et ne prit aucune résolution. Elle se retira dans son cabinet, s'y enferma, et ne put parvenir à prendre aucune résolution. Le soir arrivé, elle

se coucha, ne ferma pas l'oeil de la moitié de la nuit, s'entretint avec Antoine, le vit mourant de chagrin, en répandit des larmes amères, et ne prit néanmoins aucune résolution; car elle voyoit en même tems le généreux *Lindt*, ses vassaux, ses propres parens, dont les voix réunies se mêloient à celle d'Antoine. D'un côté elle se sentoit entraînée par la reconnoissance, la raison, la réflexion, un peu de vanité, le plaisir; de l'autre elle étoit retenue par la compassion, des engagemens formels, et même un amour toujours extrêmement tendre, dont les divertissemens et les dissipations bruyantes pouvoient seuls la distraire par intervalles. Elle ne prit aucune résolution, et resta le lendemain dans son cabinet.

Sa mère vint l'y trouver. » Annette, ma bonne petite Annette, » lui dit-elle en entrant avec des

» yeux étincelans de plaisir, est-il » donc bien vrai que Monsieur t'a » dit qu'il vouloit t'épouser......? » Peu s'en fallut qu'elle ne lui baisât la main....... » Mais pourquoi » pleures-tu, mon coeur? Tu le » veux bien; pas vrai, ma petite » ANNETTE? » — Ma mère, laissez-moi, je vous en conjure; donnez-moi le tems d'y réfléchir. — De tout mon coeur, ANNETTE, ma bonne petite fille; de tout mon coeur. Comme les marchandes d'*Hirschberg* vont se dépiter, quand je dirai: ma fille, la Dame du château? Eh bien! ANNETTE, as-tu réfléchi à présent, mon coeur? N'est-ce pas vrai que tu dis oui? Je veux les faire bien enrager! quand tu...... — C'est ce que vous ne ne ferez point, ma mère, car je ne veux pas accepter les offres de Mr. de *Lindt*, répondit ANNETTE, révoltée de cette grossière vanité..... La mère *Stahl* fut accablée comme

d'un coup de foudre, elle devint successivement de toutes les couleurs. Annette, reprit-elle, je veux te donner le tems d'y réfléchir..... Fais-y bien tes réflexions, ma bonne! — Ah! dit Annette en soupirant, c'est impossible..... A ces mots la mère fondit en larmes, et fut presque sur le point de se jeter aux genoux de sa fille. Elle l'accabloit presqu'au même instant de malédictions et de caresses, et son état devint bientôt tel qu'Annette ne put s'empêcher d'en être touchée. Elle avoit repris un ton suppliant auprès de sa fille, lorsque le père entra. Ce bon vieillard, fondant en larmes, la conjura de ne pas s'opposer elle-même à son bonheur. Il la prit dans ses bras, et l'arrosa de ses pleurs. La mère *Stahl* profita de cet instant pour ôter à son mari le bonnet qu'il avoit sur la tête, et supplia Annette, par ses cheveux blancs, de

leur donner cette dernière consolation à l'un et à l'autre avant qu'ils descendissent au tombeau. Il étoit aisé de voir que le coeur d'ANNETTE étoit étrangement combattu; elle promit à demi. La bonne femme pensa en devenir folle de joie, et sa fille ne parvint à la retenir, qu'en lui déclarant d'un ton ferme qu'elle alloit dans l'instant accueillir Mr. de *Lindt* par un refus bien articulé; car sans cela elle auroit été tout courant lui en porter la nouvelle. Cet air décidé lui en imposa, et elle se garda bien de parler encore du plaisir qu'elle auroit à voir le dépit des marchandes d'*Hirschberg*, mais on pouvoit aisément juger à sa démarche fière, et à tous ses mouvemens, combien elle avoit de peine à se contraindre.

Dès que ses parens furent sortis, ANNETTE s'aperçut que la fille qui étoit auprès d'elle répandoit

des larmes, et voulut en savoir la cause. Elle s'y refusa d'abord, mais Annette ayant insisté, elle lui dit tout-à-coup avec un air affligé et respectueux: » Ah! ma bonne, » mon excellente Demoiselle, con» sentez donc à être la femme de » Monsieur! ah! tous, tant que » nous sommes dans la maison, » nous voulons nous jeter à vos » genoux pour vous en conjurer. » Depuis que vous êtes-là dans le » cabinet, et que vous refusez de » vous rendre à ses voeux, tout » le monde est en bas d'une tris» tesse et d'une inquiétude dont » vous ne pouvez pas vous faire » d'idée. Chacun m'apelle, et » me prie de vous bien dire avec » quel transport nous desirons » tous que vous veuilliez être notre » bonne Maîtresse. » Annette ne concevoit pas comment cela s'étoit si rapidement répandu, et ne put répondre qu'en versant de nou-

velles larmes. Ainsi toutes les personnes qui l'entouroient avoient conspiré contre la fidélité de son coeur, et le pauvre, le malheureux ANTOINE, personne ne parloit pour lui, que cet amour à demi éteint qui y régnoit cependant encore. Il supportoit seul le poids de ses souffrances; pas un seul être dans l'univers n'avoit une larme à donner à sa douleur, ou n'étoit sensible au chagrin mortel que lui causoit la perte d'ANNETTE.

Déjà dès le jour où elle étoit partie de *Brombach*, sa position avoit été étrangement cruelle. ANNETTE l'appela le matin par la fenêtre pour lui dire qu'elle resteroit auprès de lui, et quelque tems après il l'aperçut parée de la manière la plus séduisante. L'arrivée de la voiture de *Lindt*, ne lui inspira même aucun soupçon; ANNETTE y entra, on se souvient comment, et la voiture étoit déjà loin,

que, sans trop savoir pourquoi, il conservoit encore de l'espérance. Mais, quelque tems après qu'il l'eût tout-à-fait perdue de vue; quand il fut parvenu à se convaincre qu'ANNETTE l'avoit trompé, et que c'étoit pour *Lindt* qu'elle s'étoit parée de la sorte; quand son imagination brûlante eut représenté et multiplié à ses yeux l'image de la réunion de sa maîtresse et de son rival, son coeur fut entièrement abreuvé d'amertume. Dans le commencement il erroit tristement de côté et d'autre, se ridoit le front, articuloit des sons entrecoupés et qui se succédoient rapidement, et sa douleur finissoit toujours par s'exhaler en un torrent de larmes; il formoit la résolution d'accueillir ANNETTE à son retour avec froid et indifférence, mais ne la voyant revenir, ni le léndemain ni le surlendemain, il devint tout de bon furieux contre

elle. Il prenoit de l'humeur lorsque sa mère lui faisoit quelque question sur son compte; il rioit dédaigneusement quand on en faisoit l'éloge, il juroit de ne jamais, jamais la revoir. On ne pouvoit plus lui arracher une parole, et ses occupations favorites ne lui inspiroient plus que du dégoût. Il repoussa loin de lui avec son pied le chien dont ANNETTE lui avoit fait présent, il mit en pièces la petite mangeoire de la cage sur laquelle étoient ces mots: ANTOINE, *je t'aime!* et néanmoins, dans le même instant, il s'efforçoit de lui trouver une excuse.

Ses parens, à qui le séjour de *Lindt* dans la maison d'ANNETTE avoit déjà donné toute sorte de sollicitudes, et qui se flattèrent qu'ANTOINE ne manqueroit pas d'abonder dans leur sens, ne tardèrent pas à se déchaîner contre la mère et même contre la fille; mais

il défendit sa cousine avec une extrême chaleur, à travers de laquelle on découvroit toutefois sa rage secrète contre elle.

Il vit enfin arriver sa tante toute triomphante, et ses yeux ayant vainement cherché Annette, ses dernières espérances s'évanouirent, et son affliction fut à son comble ainsi que son dépit. Il brûla toutes les lettres qu'il avoit d'elle, il détruisit tout ce qui pouvoit lui rappeler son souvenir. Le moment d'après il s'en alla à travers les rochers, et y passa plusieurs heures à répandre des larmes, qui n'étoient plus que celles de la fureur. Un pur rayon d'espérance pénétra néanmoins encore une fois jusqu'à son coeur. Annette! s'écria-t-il: cela n'est pas possible; mais un nouveau coup de foudre vint le terrasser, et son malheur paroissoit sans borne comme sans remède.

La mère *Stahl* ne put pas contenir

tenir plus long-tems ce qui faisoit en même tems tressaillir son coeur de joie et d'orgueil. Elle confia le grand secret au maître d'école, que sa fille étoit engagée à Mr. de *Lindt*, n'hésitant pas à regarder comme un arrangement définitif les projets dont l'un lui avoit fait part, et la demi-promesse qu'elle avoit arrachée à l'autre. Le cocher, que le maître d'école questionna sur cet objet important, lui en ayant donné la pleine confirmation, celui-ci n'eut rien de plus pressé que de se rendre en toute hâte chez le Maire par un chemin détourné. Antoine étoit assis dans un coin, et faisoit semblant de lire. Prenant un air important et composé, le magister s'exprima ainsi: » Eh bien! voilà la mère » *Stahl* de retour....... mais point » d'Annette. Je m'en étois bien » douté en mon particulier, et » vous voyez bien, Monsieur le

» Maire, que ce prétendu projet
» de prendre les eaux n'étoit qu'un
» prétexte de la part de Mr. de
» *Lindt*. Je le savois à n'en pas
» douter, du premier moment qu'il
» mit les pieds ici. »

Le Maire brûloit d'envie de lui faire des questions; mais Antoine étoit là, et le retour de la mère *Stahl* lui avoit fait une telle impression que son père se retint par ménagement pour lui. Il se contenta en conséquence de regarder fixement le maître d'école, et de secouer la tête. Le maître d'école s'étant mépris à ce mouvement, et croyant que c'étoit pour le contredire, ajouta d'un air digne et mystérieux: » C'est pourtant
» comme je vous le dis, Monsieur
» le Maire. Il n'y a personne dans
» le village qui puisse se vanter
» de savoir ce que je sais; oui,
» Monsieur le Maire, c'est moi
» qui vous le dis, Annette épouse

» Mr. de *Lindt.* » ANTOINE devint pâle comme la mort, et éprouva à l'instant un frémissement involontaire. Le père, qui s'en aperçut, répondit: » Je suis prêt à tout, » croire, excepté cela. » — Quels autres témoins vous faut-il, reprit le maître d'école, votre belle-soeur a été obligée de me l'avouer. Je l'avois déjà deviné du plus loin que je l'ai aperçue; et le cocher me l'a confirmé de nouveau.

ANTOINE s'avança alors vers le maître d'école d'un air froid qui avoit quelque chose d'effrayant, et ce fut tout ce qu'il put faire que de balbutier. » Est-ce bien vrai, » Monsieur? » Le maître d'école frissonna en jetant un regard sur lui, et lui raconta avec émotion tout ce qu'il savoit: que les fiançailles auroient lieu dans trois jours; qu'ANNETTE étoit déjà habillée comme une grande dame, qu'elle avoit une femme de chambre, qu'elle

alloit se promener avec Mr. de *Lindt* pendant des journées et des soirées entières, comme la mère *Stahl* et le cocher le lui avoient raconté.

Tous les sens d'ANTOINE étoient bouleversés; il alla s'asseoir machinalement au pied d'un arbre, où il passa plusieurs heures dans un tel état d'anéantissement qu'il lui restoit à peine le sentiment de son existence. Dès le lendemain la nouvelle fut répandue dans tout le village. Tous ceux qui rencontrèrent ANTOINE n'eurent rien de plus pressé que de la lui raconter, et chacun prétendoit la tenir directement de la *Stahl*. Une jeune ouvrière, n'aguères la confidente d'ANNETTE et la sienne, vint aussi lui en faire part, en y ajoutant une circonstance qui ne lui en donnoit que trop la cruelle certitude: » la mère *Stahl* avoit emporté avec elle la couronne qui

lui avoit servi le jour de ses noces pour la donner à Annette, parce que le mariage devoit se faire très-prochainement, et au moment où l'on y songeroit le moins. » Antoine n'eut pas la force de répondre un seul mot, et éleva douloureusement ses grands yeux vers le ciel. Il se sépara en silence de l'ouvrière, joignit les mains, et erra lentement la tête baissée; bientôt, un torrent de larmes vint un peu soulager son coeur. Toutes les sensations plus douces de l'affliction, de la douleur, de l'amour outragé s'emparèrent de lui; sa colère avoit disparu, sa fureur s'étoit changée en découragement; toute sa force d'ame s'étoit évanouie avec la dernière lueur d'espoir. O Annette! dit-il à demi-voix d'un ton pénétré, en élevant ses mains jointes vers le ciel, et laissant tomber devant lui des re-

gards qui peignoient toute la consternation de son ame.

Il s'assit alors au milieu des touffes d'arbres les plus épaisses, arrachant successivement tous les brins d'herbe qui étoient à ses pieds et les arrosant de ses larmes. Quelque tems après, il tira de son sein, avec un sourire douloureux, cette bague, dernier présent d'ANNETTE, qu'il portoit toujours suspendue à son cou avec un lacet qui lui avoit aussi appartenu, et il la considéra attentivement en faisant de tems en tems quelques gestes expressifs. Toutes ses sensations violentes étoient éteintes. Une de ces douleurs concentrées, dans laquelle le dépit n'a plus aucune part, où l'on ne veut plus rien, où l'on ne desire plus rien, minoit sourdement son ame; semblable à un mourant qui pardonne à l'ennemi qui le fait expirer de chagrin, qui n'a plus de desirs,

plus d'espérance, et à qui il ne reste plus que la force de pardonner. Il examina long-tems cette bague, gage de l'amour éternel d'ANNETTE, et sur laquelle elle lui avoit juré une fidélité à toute épreuve. O ANNETTE! dit-il en lui adressant un reproche qui n'avoit rien d'amer, ne ressembles-tu pas à *Elizabeth*? mais je ne te souhaite pas le même sort; non, ANNETTE, je n'en ferai sûrement rien; tu ne la reverras plus, cette bague.

Environ un an auparavant, dans ces tems heureux où ils pouvoient se livrer sans trouble à leur amour, ANTOINE étoit un jour assis sur les bords du *Bober* à côté d'ANNETTE; et là, tirant de sa poche un volume de l'histoire de *Hume*, que le pasteur lui avoit prêté, il lui avoit lu la vie de la reine *Élizabeth*. Il en étoit arrivé à la fin malheureuse de cette princesse. ANNETTE écouta avec un grand in-

térêt l'événement de la bague qu'*Élizabeth* donna au comte d'*Essex*, son favori, comme un gage de sa faveur constante et de sa tendresse. Elle frissonna quand ANTOINE lui lut qu'*Essex* avoit envoyé cette bague à la reine par la comtesse de *Nottingham*, avant qu'elle eût signé son arrêt de mort. La comtesse garda la bague. » Oh! c'est épouvantable ! » s'écria ANNETTE. ANTOINE continua à lire: » La com-
» tesse de *Nottingham* tomba ma-
» lade, et sentit approcher sa der-
» nière heure, et, cédant enfin à
» son repentir et à ses remords,
» elle avoua à la reine ce funeste
» mystère, en la conjurant de lui
» pardonner. »

Et que dit, que dit *Élizabeth*? demanda ANNETTE, vivement émue. ANTOINE poursuivit sa lecture: » La
» reine fut frappée comme d'un
» coup de foudre; elle saisit tout
» éperdue la comtesse mourante;

» et la secouant violemment dans » son lit, elle lui cria avec les » accens de la douleur: Dieu te » pardonnera peut-être; mais quant » à moi, je ne le pourrai jamais. » A ces mots, Annette pâlit d'effroi; des larmes sillonnèrent ses joues, et elle acheva d'entendre, avec un air pensif et profondément pénétré, comment, dès cet instant-là, *Élizabeth* avoit resté dix jours entiers couchée par terre, en proie à un désespoir concentré, auquel rien ne pouvoit apporter de soulagement, jusqu'à ce qu'enfin la mort fût venue briser les derniers liens de sa douloureuse existence.

Antoine s'arrêta en voyant sangloter Annette. Au bout de quelques minutes de compassion et d'attendrissement, elle tira tout-à-coup de son doigt sa bague d'argent, et la lui donna: » Tiens, » mon cher Antoine, dit-elle avec

» transport, je te donne ma bague;
» elle sera le gage de mon amour
» éternel, de mon éternelle fidé-
» lité. Que je partage le sort d'*Eli-*
» *zabeth*, si jamais je deviens par-
» jure! » Elle inclina alors ses yeux tout humides de larmes vers la joue d'ANTOINE; et détachant son lacet elle suspendit la bague sur le coeur de son amant. Pendant un mois entier, elle ne put s'empêcher de songer sans cesse à la mort de cette Reine infortunée. Souvent pendant son sommeil elle croyoit entendre ces mots redoutables: *je ne pourrai jamais te pardonner*, et chaque fois elle s'éveilloit en sursaut saisie d'effroi.

Telle étoit la bague qu'ANTOINE considéroit si tristement. Il l'arrosoit de ses larmes, il la pressoit contre ses lèvres, et son imagination agitée lui suggéroit tout bas de l'envoyer à ANNETTE. Il saisit avec chaleur cette idée, et

néanmoins il s'écoula encore trois grands jours, avant qu'il pût prendre aucune détermination. La sollicitude la plus tendre pour le repos d'Annette le retenoit toujours. Si elle recevoit la bague, pensoit-il en lui même, que malgré cela elle persistât dans son infidélité, et qu'elle vînt à éprouver un jour le sort d'*Élizabeth*, en apprenant la nouvelle de ma douleur! Non, non! disoit-il, et il replaçoit la bague sur son coeur oppressé et mort à toute espérance. Quelques minutes après, il la reprenoit néanmoins, l'examinoit encore, et il sembloit alors qu'elle réfléchissoit un léger rayon d'espoir dans son ame. Les réflexions fâcheuses de son père sur l'inconstance d'Annette lui firent enfin prendre une résolution. Il voulut savoir décidément à quoi s'en tenir. Il prit en tremblant un feuille de papier, il y écrivit d'une main mal assurée:

» ANNETTE, songe à *Élizabeth!* »
et après avoir mis son nom au dessous, il y renferma la bague, arrosa le papier de ses larmes, le cacheta et le plaça sur son coeur. Ayant ensuite été trouver un jeune paysan, le seul ami d'école qu'il eût conservé, il lui confia le papier, le conjura de le remettre à ANNETTE, lui serra vivement les mains, reprit le papier dans un moment d'irrésolution, le regarda, et le lui rendit en lui recommandant bien de ne pas le perdre. Ce papier est l'arbitre de mon sort, dit-il à son ami, et il finit par lui faire jurer qu'il le remettroit lui-même entre les mains d'ANNETTE.

Que faut-il que je fasse de plus? demanda le paysan. » Dis à
» ANNETTE que je...... non, ne lui
» dis rien; elle le verra assez elle-
» même. Ne lui dis pas un seul
» mot, car à quoi serviroient les
» paroles,

» paroles, si cela ne parle pas à
» son coeur! Donne-lui cela, et
» reviens-t'en ensuite sans lui rien
» dire. » Le petit paysan le lui promit, renferma le papier dans sa bourse, et assura à ANTOINE qu'ANNETTE le recevroit, quoiqu'il pût lui en coûter pour parvenir jusqu'à elle. ANTOINE s'en alla alors dans la montagne, plein de trouble et d'espérance.

ANNETTE, obsédée par sa mère, auprès de laquelle son père renouveloit sans cesse les plus pressantes instances; que les regards supplians de toutes les personnes de la maison accompagnoient partout où elle portoit ses pas; ANNETTE n'étoit cependant pas encore entièrement déterminée; mais la balance penchoit sensiblement en faveur de Mr. de *Lindt*. Déjà elle lui avoit dit d'un air gracieux, dans un moment où il la pressoit de vouloir bien lui déclarer sa réso-

lution: » De grâce accordez-moi » encore quelques jours, Mr. de » *Lindt*! J'ai besoin d'être plus » calme. » Si *Lindt* avoit insisté davantage, c'en étoit fait, elle lui eût engagé sa parole. Elle devenoit plus gaie à chaque instant. L'image de la vie plus heureuse et plus agréable qu'elle menoit, de la magnificence et des superfluités qui l'entouroient de toutes parts, du respect et de l'amour que lui témoignoient à l'envi des centaines de personnes qui dépendoient d'elle, prenoit tous les jours plus d'empire sur son coeur. Déjà elle avoit essuyé les larmes de son père par un *oui* prononcé en secret, et calmé, pour un moment, sa mère impatiente avec un *je veux encore me consulter*, qui ressembloit fort à un consentement. Elle avoit même mis dans sa confidence la fille qui la servoit. Un certain jour, elles étoient assises ensemble sur le bal-

con, pendant qu'on étoit occupé à rentrer les orangers dans la serre qui se trouvoit au-dessous. C'étoit vers la fin de Septembre, et les nuits commençoient à devenir froides. ANNETTE examina long-tems les ouvriers, et se retournant tout-à-coup vers sa voisine, elle lui dit: » L'année prochaine il y aura » quelques citronniers ici sur le » balcon. » Celle-ci lui saisit aussi-tôt la main et la baisa avec transport en répliquant : » Que » Dieu nous fasse la grâce à tous » que cela soit vrai! » ANNETTE rougit de s'être si clairement trahie, et elle ajouta sans lever les yeux: » J'imagine que cela seroit » joli. » — « Oh! ne vous rétractez » pas, Mademoiselle. Je sais être » discrète; je m'en réjouirai toute » seule en silence. » ANNETTE l'embrassa et descendit, l'instant d'après, dans le jardin pour se bien examiner, et se demander à elle-même

si elle avoit réellement senti ce qu'elle venoit de dire à sa confidente.

En conséquence elle s'éloigna le plus possible de la maison, pour être plus sûre que personne ne vînt la troubler. Arrivée près de la porte qui conduit dans la campagne, le petit paysan de *Brombach*, ami d'Antoine, s'avança vers elle. »Voilà quelque chose,» lui dit-il, en lui remettant le papier dont il étoit chargé, et dans un clin-d'oeil il sortit du jardin et disparut à ses yeux. Annette toute tremblante, tint long-tems le papier dans sa main. Il venoit d'Antoine, c'est ce dont elle ne pouvoit douter; mais que contenoit-il? Elle n'avoit pas le courage de l'ouvrir, et le considéroit avec des yeux humides de larmes. Troublée comme une criminelle, le coeur oppressé; sentant déjà revivre tout son amour, et se reprochant son

injustice et son infidélité, elle se retira lentement sous le plus épais feuillage. Un frémissement subit parcourut en un clin-d'oeil toutes les parties de son corps, au moment où elle ouvrit le papier. Elle aperçut la bague, découvrit ces mots: » Songe à *Élizabeth!* » et aussitôt un torrent de larmes s'échappa de ses yeux; tous ses doutes furent fixés à l'instant, toutes ses résolutions en faveur de Mr. de *Lindt* s'évanouirent. Un voile épais sembla tomber tout-à-coup de devant ses yeux; la magnificence qui l'entouroit ne fut plus rien auprès d'un regard d'ANTOINE, ou plutôt elle lui devint odieuse. L'amour l'éclaira de ses rayons les plus purs, et détruisit, dans un clin-d'oeil, tout l'édifice que l'artificieux *Lindt* avoit si péniblement élevé. Elle se transportoit en idée dans les bras d'ANTOINE, et son coeur éprouvoit une sensation délicieuse;

elle se jetoit aux pieds de son cher ami, elle lui demandoit pardon de l'injustice que la séduction de ses sens lui avoit faite. Aucun mouvement, aucun doute ne contrarioient plus son amour. ANTOINE, ANTOINE! s'écrièrent les mille voix de toutes ses sensations réveillées à la fois. *Lindt*, son palais, sa magnificence, ses parens furent oubliés; elle ne fut plus rien que l'amante d'ANTOINE, qu'une criminelle suppliante.

Mais les transports de l'amour ne pouvant pas l'agiter long-tems avec la même violence, elle songea bientôt à d'autres considérations. Peu-à-peu toutes les difficultés qui s'opposoient à ses voeux se présentèrent à son esprit, et ne voyant aucun moyen d'en triompher, elle fondit douloureusement en larmes. Elle se leva tout-à-coup, courut à la porte du jardin, et voulut rappeler le petit paysan,

pour le charger de quelque chose pour Antoine, mais il étoit déjà bien loin. L'affliction, les souffrances d'Antoine n'en firent que plus d'impression sur son coeur. Elle se le représenta pâle de chagrin, défait par le malheur, malade, mort, et à l'instant où cette idée se présenta à son esprit, elle s'écria: » Mort! ô mon Dieu! oh non pas » mort, je t'en conjure..... » et à l'instant elle vola dans la campagne avec la rapidité de l'éclair, à travers les ronces et les taillis, sans s'appercevoir qu'à chaque pas elle y laissoit des lambeaux de sa robe de gaze et des fleurs qui l'ornoient. Elle étoit insensible à la fatigue, à la faim, à la soif; elle couroit de toutes ses forces, les bras étendus, les yeux constamment fixés sur le canton qu'habitoit son cher Antoine. Elle ne fut pas arrêtée un instant par aucune pensée relative à Mr. de *Lindt.* Pâle, ma-

lade, mort de chagrin.......! telles étoient les images qui absorboient son ame toute entière.

Déja, depuis quelque tems, Antoine, attendoit avec une impatience inexprimable le retour de son commissaire; il étoit assis sur le sommet de la colline pour l'apercevoir de plus loin. et avoit les yeux fixés sur le chemin par lequel il devoit revenir. C'est par ce même chemin qu'accouroit l'aimable fugitive, objet de toutes ses sollicitudes. Du plus loin qu'Antoine crut reconnoître quelque ressemblance entre la jeune personne qu'il apercevoit et son Annette, il sauta de joie, voulut aller à sa rencontre, fit un mouvement en avant, et se contint néanmoins, jusqu'au moment où Annette ayant élevé vers lui ses regards, s'écria d'une voix attendrie: Antoine, *mon cher* Antoine! et courut à lui les bras étendus. Il s'y précipita

aussitôt avec transport, et étroitement pressés l'un contre l'autre, bouche contre bouche, sein contre sein, il oublia dans ces tendres embrassemens l'infidélité d'ANNETTE, et elle l'oublia presque elle-même. La joie étoit le seul sentiment qui les animoit, qui étoit l'ame de toutes leurs paroles, de tous leurs mouvemens.

A la fin cependant le mot: ANNETTE! vint se placer avec le ton du reproche sur les lèvres d'ANTOINE. » O, mon cher Ami, » s'écria-t-elle, je suis revenue » tout de suite, me voilà maintenant ici; jamais, non jamais, je » ne veux m'éloigner de toi! ah! » si tu savois qu'elles instances ils » me faisoient tous! sans cela je » ne t'aurois pas oublié. Hélas! » pourquoi ne m'as-tu pas ênvoyé » plutôt la bague? il y a longtems que je serois ici. » Ils étoient toujours dans les bras l'un

de l'autre, et ces premiers transports firent bientôt place à leur ancienne confiance. Antoine hazarda quelques questions, et Annette lui raconta, avec une ingénuité touchante, comment tout s'étoit passé; combien il lui avoit coûté de larmes; combien elle avoit songé à lui; combien elle l'avoit préféré, mille fois préféré à *Lindt*, avec toutes ses fusées, ses lampions, ses femmes de chambre, ses glaces et ses appartemens; et comment néanmoins elle avoit été sur le point de lui être infidelle; » Car, mon » cher Antoine, ajouta-t-elle, ils » ne me laissoient pas un seul » instant pour penser à toi. Tiens, » vois-tu! ils se conduisoient avec » moi comme on faisoit avec *Élizabeth*; ils me donnoient sans » cesse quelque chose à voir ou » à faire; ils cherchoient toujours » à me distraire par de nouveaux » jeux, jusqu'à ce qu'enfin on me

» remit ta bague. A l'instant ce » fut comme si un voile étoit tombé de devant mes yeux. J'abandonnai tout, je courus vers toi, » et maintenant j'ai le bonheur » de te posséder..... Ah! ma bonne, » ma chère bague! » dit-elle encore avec des yeux transportés de joie, et en même tems elle la prit et la pressa contre ses lèvres. Elle l'attacha ensuite de nouveau au lacet, et la suspendit au cou d'ANTOINE.

Le moment d'après, ils traversèrent le village, se tenant par le bras comme au tems où aucun nuage n'étoit encore venu troubler leur intimité. Le pasteur les arrêta, et après avoir appris les particularités de leur aventure, après avoir béni en secret, avec une tendre émotion ce couple innocent, il les engagea à s'occuper de l'avenir, auquel les transports de leur joie ne leur avoient pas encore

permis de songer. ANNETTE écouta avec attention, mais ANTOINE n'étoit pas encore assez calme pour cela. Il lui échappa la moitié de ce que disoit le pasteur, parce qu'il ne perdoit pas un instant de vue sa charmante ANNETTE. » Mais » je ne veux pas de lui, moi, » mon cher monsieur le pasteur, » dit-elle toute troublée; voila » ANTOINE qui me servira de ga- » rant. »

» Tu sais, mon enfant, com- » bien je te suis attaché, reprit le » pasteur. Si c'est bien ton der- » nier mot de vouloir ANTOINE et » de ne vouloir que lui seul, si » tu es réellement alarmée du sort » d'*Élizabeth*; si le titre d'une » grande Dame et les richesses de » *Lindt* ne sont rien pour toi, et » que tu leur préfères ton cousin, » pauvre et dans son état de pay- » san, demande à ta mère à avoir » un entretien avec Mr. de *Lindt*,

» avant de lui parler d'Antoine,
» et ne lui dis même pas que
» c'est d'après un billet de lui que
» tu as pris la fuite. Si Mr. de
» *Lindt* vient, comme je n'en doute
» pas, raconte-lui tout en grand
» détail; dis-lui que tu aimes Antoine par dessus tout; montre-lui le billet que tu as reçu, et
» ajoute que ce peu de mots ont
» été plus forts que toutes ses
» propositions, ses richesses, sa
» magnificence et le rang qu'il t'appeloit à partager. Prie-le d'intercéder pour toi auprès de ta
» mère, et j'ose espérer qu'en s'y
» prenant ainsi tout s'arrangera au
» gré de vos desirs, parce que
» j'ai des raisons pour regarder
» Mr. de *Lindt* comme un homme
» généreux, ou du moins comme
» un homme sage, qui n'auroit
» probablement pas songé à toi
» s'il eût connu ton amour pour
» Antoine. Évite d'ailleurs soigneu-

» sement de voir ton cousin, pour » donner à ta mère une preuve » de ton obéissance, et laisse au » ciel le soin d'arranger le reste. »

ANTOINE ne put pas s'empêcher de secouer la tête, car il doutoit fort que Mr. de *Lindt* fût assez généreux pour se départir tout de suite de ses prétentions sur ANNETTE. » Et si cela ne réussit pas, » Monsieur le Pasteur, que fau» dra-t-il faire? » — La mère d'ANNETTE ne peut pas la forcer — pas la forcer? Ils peuvent la traîner à l'église. — Mais il faut absolument qu'ANNETTE dise *oui* pour qu'on la marie. — ANTOINE secoua la tête de nouveau, et ne parut pas avoir grande confiance dans un parti extrême si dangereux; mais ne voyant néanmoins rien de mieux à faire, ils promirent l'un et l'autre de suivre le conseil du pasteur, et ANNETTE dit à ANTOINE pour le rassurer: Tu as ma bague, ANTOINE.

— » Oui, ma bonne amie, et je » m'en repose sur elle. » Ils prirent congé du pasteur, et s'en allèrent ensemble.

Il est difficile de se faire une idée du trouble et de l'inquiétude qui régnoient pendant ce tems-là dans le château de Mr. de *Lindt*. Ne voyant pas revenir ANNETTE, la fille attachée à son service alla la chercher dans le jardin, et ne la trouva point. On patienta encore pendant une heure, et plusieurs personnes sortirent alors pour tâcher de la découvrir. Bientôt les recherches s'étendirent du jardin dans la campagne, et l'on en eut enfin des nouvelles par un jeune paysan, qui l'avoit rencontrée sur le chemin de *Brombach*. » Elle couroit si vîte, dit-il, que » le vent faisoit voler sa robe. » *Lindt* chercha à lire dans les regards de *Bornemann*. Un domestique monta sur le champ à che-

val, prit à toute bride le chemin de *Brombach*, et porta le soir la nouvelle que mademoiselle *Stahl* y étoit en effet revenue; il ajouta même, en faisant un petit mouvement de tête, qu'elle y étoit arrivée avec son jeune cousin, et qu'on lui avoit assuré jusqu'au milieu de la route, qu'on l'avoit vu venir toute seule, courant à toutes jambes. *Lindt* se mordit les lèvres; la mère *Stahl* écumoit de rage; le père secoua la tête; personne ne savoit à quoi attribuer une démarche si imprévue. Quelques heures après, *Lindt* alla trouver *Bornemann* dans sa chambre: » Concevez-vous quelque chose à » la fuite d'Annette, » lui demanda-t-il en entrant.

» Plus peut-être que vous ne » voudriez, mon cher *Lindt*; j'ai » attentivement observé cette fille: » elle vous estimoit, mais elle ne » vous a jamais aimé. Un mêlange

» de vanité, d'enjouement, de re-
» connoissance, de sensibilité, si
» vous voulez même de bienveil-
» lance pour vous et d'attrait pour
» un genre de vie plus agréable,
» avoit fait sur ANNETTE une telle
» impression, que ce qu'elle res-
» sentoit pour vous ressembloit à
» de l'amour. La surprise, les ins-
» tances de ses parens, les petits
» artifices que vous avez employés,
» lui avoient arraché le consente-
» ment qu'elle étoit sur le point
» de vous donner. Elle avoit pris
» conseil de sa raison, de sa va-
» nité, mais point du tout de son
» amour. Sans doute qu'elle a con-
» sulté aujourd'hui les vrais senti-
» mens de son coeur, et il n'en
» faut pas davantage pour expli-
» quer sa fuite. »

Mais le propos qu'elle a tenu encore aujourd'hui à la fille que j'avois placée auprès d'elle, au sujet de l'orangerie!

» Je donnerois volontiers, mon
» cher *Lindt*, tous les propos de
» ce genre, qui prouvent tout au
» plus le prix qu'elle attachoit à
» son nouveau genre de vie, pour
» une seule assurance de son a-
» mour pour vous. »

Eh bien! nous saurons plus particulièrement demain à quoi nous en tenir; ses parens doivent partir pour *Brombach*.

» De grâce, mon cher *Lindt*,
» ne faites aucune démarche lé-
» gèrement, je vous en conjure. »

Que voulez-vous, *Bornemann*? Le sentiment que j'éprouve pour elle n'est plus simplement de la bienveillance, cela ne se borne plus à la bonne idée que j'ai de tout ce qu'elle vaut, mais c'est maintenant l'amour le plus vif, le plus pur, et même je suis forcé d'en convenir, le plus passionné. Que savons-nous dans le vrai? Qu'elle est partie. Mais pourquoi

est-elle partie? C'est ce que nous ne savons pas plus les uns que les autres. Eh bien! soit, je veux bien vous accorder ce dont vous ne pouvez rien savoir, que c'est l'amour qui l'a entraînée à *Brombach*; ne serez-vous pas forcé de convenir que, si elle étoit restée ici, elle seroit devenue ma femme? que, si elle étoit devenue ma femme, sa bienveillance se seroit changée en amour? Ne convenez-vous pas de cela?

» Et quand j'en conviendrois, » à quoi cela serviroit-il mainte- » nant qu'elle est partie? »

Dans ce cas-là vous ne serez pas surpris si je cherche à la ramener au point qui flattoit si fort mon coeur et mes espérances; alors il vous paroîtra tout simple que je sois occupé de mon bonheur, de ce bonheur dont l'espoir peut seul me faire attacher encore quelque prix à la vie.

» Eh bien! après? Si maintenant
» son amour pour ce paysan
» chéri......

Et ne triomphe-t-on pas de l'amour? En supposant même que l'amour soit le motif de sa fuite, n'étois-je pas sur le point d'en triompher?

» Mais si cet événement avoit
» eu lieu après que vous auriez
» été marié? »

Hm! un long voyage, le bonheur domestique, l'habitude de son rang et de vivre avec moi, sa bonté, son innocence, sa fidélité.....

» C'est là où je vous attendois,
» Mr. de *Lindt*. Ne me disiez-
» vous pas encore dernièrement
» qu'ANNETTE seroit la propriété
» de son amant, aussi long-tems
» qu'elle ressentiroit de l'amour
» pour lui? Et maintenant vous ne
» songez plus qu'a en faire la
» vôtre, en dépit de cet amour!
» Voilà, mon cher *Lindt*, où con-

» duisent les principes que l'esprit
» invente et favorise pour venir
» au secours de la passion. Il existe
» une foule de choses qu'on peut
» prouver, qu'on peut défendre
» par des raisonnemens spécieux,
» et qui deviendroient infiniment
» coupables dans la pratique. Je
» vous en conjure, mon cher *Lindt*,
» méfiez-vous de vous-même. Vous
» reverrez ANNETTE, son coeur et
» son esprit vous paroîtront aussi
» séduisans que son visage; vous
» aimerez; les desirs de votre
» coeur, un peu refroidi, se ré-
» veilleront avec une nouvelle force,
» c'est le mieux du monde jus-
» ques-là. Vous trouvez qu'AN-
» NETTE est l'amante d'un jeune-
» homme, honnête, modeste, bien
» pensant, qui a de la fortune.
» Votre coeur, dont vous mépri-
» sez la voix, ne manquera sûre-
» ment pas de vous crier: *arrêtez!*
» *c'est une propriété étrangère,*

» *sachez la respecter.* Mais non, » votre esprit vous suggèrera aus- » sitôt quelque astucieux sophisme. » Si je puis, vous direz-vous, me » faire aimer de cette fille, dès » lors elle m'appartient, et n'est » plus rien à son amant. Mais si » le chagrin de ce jeune-homme, » qui n'a peut-être jamais connu » d'autre passion que l'amour; si » le chagrin, dis-je, de l'infidélité » de son amante le conduisoit au » tombeau, je voudrois bien voir » par quels sophismes vous cher- » cheriez à calmer les remords de » votre ame. Et quel est le volup- » tueux qui ne pourroit pas s'au- » toriser des mêmes raisonnemens » pour séduire l'innocence? Quel » autre garant a l'amour conjugal » que cette fidélité à laquelle vous » tendez des pièges? Mais je vais » plus loin et je suppose que cela » ne réussisse pas, que cette fille » reste fidelle, que vous ne puis-

» siez pas ébranler sa résolution, » ou que le premier amour soit » trop fort, qu'il absorbe trop son » coeur......... le vôtre vous criera » de nouveau: arrêtez, gardez-vous » de faire deux malheureux! et » votre esprit cherchera encore à » étouffer sa voix, et à vous prou- » ver qu'on peut aussi épouser » l'amante d'une autre, parce que » l'amour est un sentiment passa- » ger. Je vois bien à votre sou- » rire, mon cher *Lindt*, que nous » ne sommes pas du même avis » là-dessus. Déjà, avant tout ceci, » j'ai entendu sortir de votre bou- » che, en parlant à la mère, une » expression qui me fait craindre » que vous ne soyez disposé à » employer jusqu'à la violence pour » en venir à vos fins. La manière, » dont on raisonne trop souvent » en pareil cas, m'est même assez » connue pour qu'il ne me fût pas » bien difficile de deviner celle

» dont vous vous y prendriez pour
» justifier cette violence. Mon cher
» *Lindt*, je vous en conjure, aimez
» assez ANNETTE pour savoir vous
» combattre et vous vaincre, et
» alors....... mais c'en est assez.
» Fasse le ciel que votre coeur
» ne se venge pas un jour de ce
» que vous le négligez si fort au-
» jourd'hui! »

Et pour un *peut-être* faut-il que je me rende décidément malheureux?

» Et sur un *peut-être-non* pou-
» vez-vous vous exposer à la cer-
» titude d'en faire? »

Soyez tranquille, il est possible que dans toute cette aventure il n'y ait pas un seul mot de ce que vous imaginez. Au reste, tout ce que je puis vous dire, c'est que j'aime avec passion, et qu'il faut qu'elle soit à moi.

ANNETTE, qui commençoit à craindre de voir à chaque instant revenir

revenir sa mère, n'eut rien de plus pressé que de bien convenir avec son cousin de leurs entrevues nocturnes, et cessa dès lors de le voir autrement. Du plus loin qu'elle entendit le bruit de la voiture, tout son sang se glaça dans ses veines; rien n'étoit capable toutefois d'ébranler sa résolution de rester fidelle à ANTOINE. Sa mère arriva avec les yeux étincelans de colère, et se rendit à l'instant dans sa chambre, mais le début d'ANNETTE: » Maman, chargez, » s'il vous plaît, le cocher de prier » Mr. de *Lindt* de venir nous voir » demain, » la déconcerta entièrement. Dis-le toi-même au cocher pour qu'il puisse y croire, répondit la mère, et la couleur violette de son teint, qui annonçoit la fureur de l'orage prêt à éclater, disparut entièrement. ANNETTE descendit déjà fort rassurée, et pria gaiement le cocher de dire à Mr.

de *Lindt* qu'on espéroit avoir le plaisir de le voir le lendemain à *Brombach.* Ce fut alors que la mère procéda tout de bon à son interrogatoire; cela se passa fort bien d'abord. ANNETTE justifia sa fuite par un trouble inexprimable, survenu tout-à-coup, et dont il n'avoit pas été en son pouvoir de se défendre. Mais quand on en fut arrivé au point embarrassant, et qu'il s'agit d'expliquer son retour à la maison avec ANTOINE, elle hésita, tomba dans mille contradictions, et fit connoître sa résolution de lui rester fidelle. Toutes les passions les plus violentes éclatèrent alors à la fois sur la figure de la mère. Elle menaça ANNETTE de sa malédiction, de la déshériter et de la faire renfermer, si, dès le lendemain, elle ne donnoit pas formellement sa parole à Mr. de *Lindt.*

Au même instant, elle se leva toute en fureur et courut chez le

Maire. Elle s'y déchaîna contre Antoine; elle le qualifia de trompeur, de séducteur, et traita même si mal ses parens, que le Maire finit par éclater à son tour. » Antoine, dit-il à son fils, si tu dis » encore un mot à cette créature, » je te chasse de ma maison. Tu » es un brave garçon, je le sais, » et il y a déjà long-tems que je » te vois avec peine t'entêter à » poursuivre une fille qui court le » pays avec sa mère, pour s'offrir à des gentilshommes libertins. » Qu'on se représente deux orages furieux se heurtant avec fracas! La mère *Stahl* tempêta encore pendant plus d'une heure dans sa maison, tandis que le Maire se livroit aux mêmes emportemens. L'amour alarmé se retira tout tremblant dans les recoins les plus cachés.

Il ne restoit plus d'espoir d'en venir désormais de part et d'autre

à une réconciliation. Le Maire furieux gardoit à vue son fils avec le même soin que sa belle-soeur veilloit sur ANNETTE, et pour la première fois nos deux amans passèrent la nuit ensemble à répandre des larmes. ANNETTE mettoit toute son espérance en Mr. de *Lindt*, mais ANTOINE n'y avoit aucune confiance. Le jour décisif arriva, et Mr. de *Lindt* se rendit exactement à l'invitation. ANNETTE lui demanda aussi-tôt à avoir un entretien avec lui, et ils allèrent se promener ensemble. Elle lui découvrit avec franchise son amour pour ANTOINE, et son invariable résolution de lui rester fidelle. Elle lui raconta le motif de sa fuite, et lui fit voir le billet d'ANTOINE qui avoit déjoué dans un instant tous ses projets. Ensuite elle le conjura, en fondant en larmes, de daigner la prendre sous sa protection, de la rendre heureuse, en

l'unissant à son cousin, et de devenir, par ce procédé généreux, son sauveur et son ami.

Lindt étoit dans une situation bien étrange. Il se sentoit attendri des larmes et des prières d'Annette. Il voyoit bien par le billet, et d'après la déclaration qu'elle venoit de lui faire, qu'indépendamment de l'amour il avoit encore à combattre l'honnêteté d'un coeur sensible, et l'exaltation d'une ame ardente. Jamais il ne s'étoit senti dans un plus grand embarras que dans ce moment, où il falloit répondre à Annette. Chaque regard qu'il lançoit sur elle lui faisoit éprouver plus vivement le pouvoir de ses charmes; chaque mot qui sortoit de sa bouche lui apprenoit à mieux connoître le prix de sa belle ame, de ce coeur si passionné. Jamais il ne l'avoit tant aimée, et c'étoit le moment où il ne s'agissoit de rien moins que d'y re-

noncer sans retour. Il essaya de calmer son enthousiasme, de dissiper ses craintes et l'impression qu'avoit faite sur elle le sort d'*Élizabeth*, mais toutes ses tentatives furent inutiles. Son esprit combattoit avec trop de désavantage les sentimens d'un coeur où l'amour brûloit avec tous ses feux. La promenade se termina enfin par ces paroles, qui étoient si loin de répondre aux grandes espérances d'Annette. » Il ne faut rien pré» cipiter, ma chère petite! » Le ton avec lequel il les prononça étoit si équivoque, que malgré toute son ingénuité, elle ne put s'empêcher d'en être frappée. Elle garda le silence, et pendant que quelques larmes s'échapoient involontairement de ses yeux, tout en donnant le bras à *Lindt*, son imagination exaltée parcouroit rapidement le vaste champ des possibilités pour y découvrir d'autres

moyens de triompher de son sort.

Lindt étoit également plongé dans ses réflexions. Il n'osoit plus faire aucun fond sur ses artifices; ANNETTE les connoissoit tous, et les auroit probablement tous déjoués; en conséquence il ne vit plus d'autre moyen que la force pour parvenir à son but. Il ne se détermina qu'à regret à y avoir recours, mais ses réflexions lui fournirent bientôt des armes pour se défendre contre les reproches de son coeur et ceux de son ami. Il est possible, se dit-il, qu'elle verse des larmes pendant un mois ou deux, mais au bout de ce terme elle n'aura pas de peine à s'apercevoir qu'elle est plus heureuse avec moi qu'avec un paysan, auprès duquel son esprit ne trouveroit aucune pâture, et son coeur se dessècheroit faute de moyens pour faire des heureux. J'assure le

bonheur de ma vie; je donne à mes vassaux une bonne mère, et à moi-même une compagne, dans les bras de laquelle mon coeur deviendra sensible aux moindres souffrances de l'humanité. Tant d'avantages sont-ils donc achetés trop cher, au prix d'un mois d'inquiétude et d'un petit chagrin passager? *Bornemann* prétend que je ne prends plus aucune part aux maux des hommes; qu'à force de me livrer à des idées générales qui ne conviennent point à notre coeur, j'en suis venu à ne plus songer aux individus; et il est possible qu'il ait raison. Mais où puis-je être plus sûr de le retrouver, ce sentiment, que dans le coeur sensible, brûlant, enthousiaste de celle que j'aime? Quiconque veut la fin, doit vouloir aussi les moyens. Antoine? eh bien! celui-là aussi s'affligera, pendant quelques mois; mais le tems et l'impossibilité de

posséder Annette le guériront; d'ailleurs ma position ne me met-elle pas à portée de le dédommager de mille manières de la petite injustice que je lui aurai faite?

C'est ainsi que *Lindt* se laissoit entraîner insensiblement par sa passion, et qu'il adoucissoit la blessure secrète que lui avoit faite son dernier entretien avec *Bornemann*. Il commença dès lors à agir conformément à son plan, et convint de tous ses faits avec la mère. Dès lors il devint le protecteur d'Annette contre toutes les violences de celle-ci; il détournoit tous les orages dont elle étoit menacée; il lui procuroit, par son crédit, tous les momens agréables dont elle jouissoit. Il cherchoit par là à exciter sa reconnoissance, et espéroit, à l'aide de ce sentiment, de parvenir à s'insinuer dans son coeur. Annette étoit véritablement reconnoissante de tous ses bons

procédés, mais néanmoins cette reconnoissance ne pouvoit pas surmonter la répugnance secrète, et même une sorte de mépris pour lui, qui commençoit à s'introduire dans son coeur.

Lindt observoit attentivement ANNETTE, et il ne lui voyoit faire aucune tentative pour se rapprocher d'ANTOINE; elle paroissoit même indifférente à cet égard, et cependant *Lindt* ne pouvoit faire aucun progrès dans son amour. La mère *Stahl*, à qui une marche si lente avoit déja fait perdre patience plus de vingt fois, l'accabloit, quand elles se trouvoient seules, de railleries, de reproches, de menaces et de mauvais procédés de toute espèce. ANNETTE supportoit tout avec une patience imperturbable, et jamais sa mère ne put lui arracher la promesse d'épouser Mr. de *Lindt*. » Il faut que tu l'épouses, lui cria-t-elle une

fois hors d'elle-même; il le faut! entends-tu, petite fille? Et si tu ne le veux pas de bon gré, je saurai te le faire vouloir de force. Je vais faire publier tes bancs, je t'en préviens, si tu ne te décide pas bien vite! je vais te faire publier trois fois, entends-tu? Et ensuite je te trainerai par force dans l'église; oui, je veux le faire devant toute la communauté, et alors on te mariera. Entends-tu cette fois-ci? Tu ne veux pas répondre encore, petite drolesse? Eh bien! je vais le faire comme je l'ai dit! M'as-tu comprise? Et qui plus est, ton petit magot de paysan verra tout cela de ses deux yeux. Eh bien! répondras-tu? Veux-tu que tout cela en vienne à cette extrémité? »

Ne le faut-il pas, maman? répondit ANNETTE avec douceur et timidité.

» Tiens, je te parle clair, moi;

» il faut que tu le prennes, il le
» faut absolument. Il dépend en-
» core de toi de le prendre de
» bon gré; mais, de manière ou
» d'autre, il faut que tu le pren-
» nes. Ainsi, decide-toi et ré-
» ponds. »

Maman, le pasteur ne peut pas me marier, à moins que je ne dise *oui*.

» Et tu serois assez impudente,
» assez effrontée......? »

Je dirois *non*, à haute voix devant toute la communauté.

» Cela n'y feroit encore rien,
» maudite têtue, enfant dénaturé!
» Tu voudrois donc te jouer aussi
» de Dieu comme de tes parens?
» Mais quand bien même tu dirois
» *non*, tu n'en seras pas moins
» mariée. »

Je tiens de Mr. le pasteur lui-même, qu'il ne me mariera pas tant que je persisterai à dire *non*.

La mère *Stahl* fit de grands yeux

yeux en entendant sa fille se réclamer du pasteur, et assurer d'un air si déterminé qu'elle diroit *non*. Elle se mit à rire alors; mais il étoit aisé de voir que ce rire ne partoit pas du coeur, et sa colère concentrée faisoit assez connoître qu'elle n'étoit que trop convaincue elle-même de ce que venoit de dire ANNETTE.

Celle-ci n'imaginoit pas que le danger fût aussi pressant, et ne pouvoit pas se persuader que Mr. de *Lindt* fût capable d'user d'aucune violence; mais elle étoit dans l'erreur. Son plan n'étoit pas à la vérité tout-à-fait aussi rigoureux, mais il en différoit assez peu néanmoins. Il vouloit commencer par obtenir d'ANNETTE une promesse de l'épouser, soit par ruse, par crainte ou par compassion, et espéroit qu'il seroit aisé ensuite de la forcer à tenir sa parole. La mère étant venue lui faire part tout de

suite de la menace de sa fille, et de l'attachement du pasteur de *Brombach* pour le jeune couple, *Lindt* fut d'avis de l'éviter et de s'adresser directement à celui de sa terre, homme sans principes, qui étoit connu et méprisé d'ANNETTE.

La mère *Stahl*, qui ne vouloit pas laisser à sa fille le triomphe de pouvoir lui résister, eut l'imprudence de lui découvrir, dans un entretien du même genre, le projet de Mr. de *Lindt*, de faire faire le mariage dans sa terre. ANNETTE pâlit d'effroi. Maman! s'écria-t-elle, d'un ton qui tenoit de la menace. Le lendemain elle fit demander conseil au vieux pasteur par ANTOINE. Le pasteur avoit levé les épaules d'un air touché. La nuit d'après se passa en larmes brûlantes. Au moment où ANTOINE étoit sur le point de descendre par la fenêtre, » Ah! ANNETTE, » dit-il en soupirant, s'il m'étoit

» aussi aisé de descendre au tom-
» beau! — Oh Dieu! Antoine, re-
» pliqua-t-elle, plutôt mille fois te
» suivre au bout du monde, et
» mendier mon pain! »

Antoine se retourna tout-à-coup, et la serrant avec transport dans ses bras, il répéta d'un ton douloureux: Ah! mon Annette! — Explique-toi avec confiance, Antoine; parle, que veux-tu? — Non, je ne puis pas me résoudre à te le dire. — Et pourquoi pas donc, Antoine? Tu sais que je t'accompagnerois jusqu'à la mort. — Même hors d'ici, demanda Antoine en se penchant sur son sein. Annette le pressa tendrement contr'elle: » Oui, même hors d'ici; où tu voudras, en quelque lieu que ce puisse être. Mais va-t-en à présent, mon petit Antoine: demain nous en parlerons plus au long. » Il descendit par la fenêtre en soupirant.

Déja depuis long-tems Antoine

avoit eu l'idée qu'Annette venoit de mettre en avant, comme par hasard, de s'enfuir avec elle; et depuis long-tems il en eût fait la proposition à sa tendre amie, s'il avoit su comment pourvoir à sa subsistance. Il ne songeoit point du tout à lui; mais ses sollicitudes pour Annette n'en étoient que plus vives. Qui nous accueillera, se disoit-il sans cesse? Qui nous nourrira? Qui nous donnera de quoi nous vêtir? Deux fugitifs, deux enfans échappés de la maison paternelle! Il aimoit trop sincèrement pour n'avoir pas d'inquiétude sur le sort de sa cousine.

Ces paroles: » plutôt mille fois » te suivre au bout du monde, » n'étoient pas plus un effet du hasard chez elle, que l'impression subite qu'elles firent sur Antoine. Annette avoit eu presque la même idée, et comme lui, avoit été effrayée de la difficulté de l'exécu-

tion. Le lendemain, ils y réfléchirent beaucoup l'un et l'autre, et se séparèrent aussi embarrassés qu'auparavant de la manière de pourvoir à leurs besoins. La nuit suivante, ils ne cessèrent encore d'en parler, et, en dépit de tous les obstacles, leur fuite fut résolue si le danger devenoit trop pressant. ANNETTE comptoit beaucoup sur une bourse que Mr. de *Lindt* lui avoit donnée pour le soulagement des pauvres, et qu'elle avoit emportée dans sa poche le jour où elle s'étoit sauvée de chez lui; il y avoit environ une cinquantaine d'écus. ANTOINE étoit loin d'attacher le même prix à une ressource aussi précaire, et ne cessoit d'insister sur les difficultés d'une démarche aussi décisive.

Deux ou trois jours après, il arriva à *Brombach* quelques musiciens ambulans de *Prague*. Ils commencèrent par jouer devant la

porte d'Annette; une jeune femme, qui étoit avec eux, chantoit au son des instrumens, quoiqu'avec une voix fort médiocre. Annette leur porta en déhors quelques pièces de monnoie que venoit de lui remettre Mr. de *Lindt*. Ces musiciens remercièrent, et se mirent à causer très-gaiement ensemble. Comme ils sont gais, ces gens-là, se dit Annette en elle-même! Tout-à-coup il lui vint dans l'idée qu'elle pourroit vivre de la même manière, et à l'instant la joie colora ses joues. Elle courut aussitôt dans sa chambre, et pour donner plus de consistance a ce projet, elle saisit gaiement sa harpe, et se mit à jouer et à s'accompagner de sa voix, et y trouva un plaisir inexprimable. » O Dieu, s'é-
» cria-t-elle avec transport, si An-
» toine étoit là! nous n'avons plus
» besoin de nous tant inquiéter
» maintenant. » Elle courut à la

fenêtre. Antoine étoit auprès des ménétriers, tellement occupé à causer avec eux, qu'il n'entendit même pas les toussemens et les hm! hm! plusieurs fois répétés d'Annette.

Le soir, Antoine n'étoit pas encore arrivé à la hauteur de la fenêtre qu'il demandoit déjà avec empressement: Annette, as-tu vu ces musiciens de *Prague?* — Nous pouvons pourvoir a nos besoins de la même manière, répondit Annette en allant au devant de lui. Ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, répandirent des larmes de joie, et remercièrent Dieu de cet heureux événement. Antoine vouloit aller chercher sa flûte a l'instant même. » Non, lui » dit sa cousine: demain, Antoine, » demain. Je veux faire encore » une dernière tentative. » Tout fut convenu pour la fuite, et Antoine descendit tremblant de joie.

Le lendemain, Annette s'étant trouvée seule avec Mr. de *Lindt*, lui adressa ainsi la parole: »Monsieur, vous avez tout pouvoir » sur l'esprit de ma mère, et mon » sort est entre vos mains. J'ai » l'honneur de vous assurer de » nouveau, avec la même vérité » que si j'étois au pied des autels, » que jamais je n'abandonnerai » Antoine. Puis-je espérer que » vous voudrez bien me faire ob» tenir le consentement de ma » Mère? » — Je ne le puis pas, Annette, répondit fort honnêtement Mr. de *Lindt*, quoiqu'un peu troublé de son air résolu. Je vous assure, ma chère, que votre amour est une folie, et qu'il se dissipera de lui-même comme un songe.

» Que Dieu daigne détourner ce funeste présage, dit Annette en élevant les yeux vers le ciel; dans ce cas-là je serois bien malheureuse. » Elle s'éloigna froide-

ment de lui. C'en est fait, dit-elle à voix basse, il faut s'y résoudre; Dieu veillera sur nous. Semblable à un tournesol, ANTOINE avoit passé tout le jour debout à suivre le cours du soleil. Cet astre avoit enfin terminé sa carrière. Il s'écoula encore quelques heures qui parurent autant de siècles. Un peu avant minuit, la lune commençoit à s'élever lentement au-dessus de l'horizon avec l'éclat le plus pur, au moment où il entr'ouvroit la fenêtre pour jeter le petit paquet de linge qu'il devoit emporter avec lui. Il la salua, et lui rendit hommage avec transport, parce que c'étoit elle qui devoit guider les pas d'ANNETTE à travers les sentiers tortueux de la montagne. Bientôt ses rayons éclairèrent la chambre. ANTOINE se précipita plutôt qu'il ne descendit, tant il étoit joyeux et empressé. ANNETTE jeta aussi un petit paquet par la fe-

nêtre, et l'instant d'après elle fit sortir tout doucement sa harpe, qu'elle laissa filer avec précaution le long du mur par le moyen d'un ruban. ANTOINE l'arrosa de larmes de joie. ANNETTE passa aussitôt le petit pont qui conduisoit à l'arbre, et fut reçue dans les bras tremblans de son cousin. Il se chargea de la harpe, elle prit les deux petits paquets de hardes, et ils gagnèrent ainsi à petit bruit la montagne en faisant le tour du village, et amenant avec eux leur chien fidelle, le seul qui ne fût pas contraire à leur amour. ANTOINE tenoit ANNETTE par la main; ils trembloient tous les deux sans pouvoir s'en défendre. Jamais la lune n'avoit répandu une plus douce clarté. Ils prirent une route détournée pour éviter le village d'*Hain*, et arrivèrent enfin, un peu après une heure, à la cabane de leur vieux *Zink*. Le bon homme dormoit profondé-

ment; il alluma un flambeau de résine, et à peine eut-il entr'ouvert la porte que les deux fugitifs se jetèrent dans ses bras. Ce ne fut qu'alors qu'ANTOINE s'aperçut de l'habillement d'ANNETTE. Sa belle chevelure, formée en boucles et en tresses, comme au tems où elle devoit épouser Mr. de *Lindt*, étoit recouverte d'un petit chapeau. Elle portoit un espèce d'habit de cheval d'un drap de couleur foncée, que *Lindt* l'avoit engagée à mettre un certain jour où il pleuvoit. ANTOINE ne l'avoit jamais vue dans ce costume, qui ressembloit fort à celui de la chanteuse de *Prague*, à cela près qu'il étoit plus élégant. Quant à lui, il avoit une redingotte verte par dessus son habit de tous les jours, des bottes et un chapeau rond. Dans les premiers momens, ils ne se lassoient pas de se regarder l'un l'autre, et bientôt ils commencèrent à exercer

leur nouvelle profession. Ils exécutèrent quelques morceaux devant le vieux *Zink*, et Annette s'accompagna de sa voix.

Lorsque le bon homme eut été instruit de leurs projets, il secoua la tête en signe de désapprobation, et les engagea de tout son pouvoir à ne pas causer un pareil chagrin à leurs parens. Annette et Antoine ne purent retenir leurs larmes, mais il étoit impossible de songer au retour. Le vieux *Zink* fut obligé de leur servir de guide à travers la montagne jusqu'au premier village de Bohème; ils y arrivèrent le matin de bonne heure, et le vieillard, en les quittant tout attendri, leur conseilla de gagner la Saxe. Voilà donc Annette et Antoine seuls avec leur amour. Ils se regardèrent tendrement, quoique sans proférer un seul mot, s'embrassèrent, et se mirent à pleurer:

cette fois-ci ce n'étoit plus des larmes de joie.

» Mais où reste donc tant cette petite fille aujourd'hui? » avoit déjà demandé la mère *Stahl* à trois reprises. Elle ne tarda pas à se lever et courut tout droit à la chambre de sa fille; point d'ANNETTE. Elle demanda à tout le monde autour d'elle, personne ne l'avoit vue. En faisant des perquisitions plus exactes, on s'aperçut que sa harpe n'étoit pas là non plus, et l'on se contenta de dire: » Elle est sûre-» ment allée chez le pasteur. » Quelques heures après, on envoya chez lui, et l'on n'y avoit pas entendu parler d'ANNETTE de la journée. La mère *Stahl* ne cessoit de regarder du coin de l'oeil, pour voir si elle n'apercevoit pas ANTOINE, mais en vain. Enfin elle entendit le Maire donner ordre à un valet de tâcher de découvrir où il étoit, ce qui lui fit une grande sensation;

mais elle dissimula cependant, pour que Mr. de *Lindt* ne remarquât rien. Deux ouvrières, envoyées depuis long-tems à la découverte, revinrent sans avoir rien appris sur le compte d'ANNETTE. L'inquiétude devenoit de plus en plus sensible, et tout-à-coup elle fut à son comble, lorsqu'on entendit le Maire, qui faisoit sa visite dans la chambre d'ANTOINE, s'écrier: » Il a sû-» rement pris la fuite, car il a » emporté avec lui une partie de » ses effets. » La mère *Stahl* courut alors à l'armoire d'ANNETTE avec une frayeur mortelle, et n'y trouvant pas non plus les siens, elle se précipita de l'escalier dans la chambre hors d'elle-même, en criant: » ANNETTE s'est enfuie. »

Lindt tressaillit à cette nouvelle, fit quelques questions, s'élança sur son cheval, et envoya dans toutes les directions ses domestiques et des paysans pour chercher ANNETTE.

Il courut lui-même de village en village, et ne fut de retour que le lendemain. » Avez-vous découvert » quelque chose, » demanda-t-il à la mère *Stahl*? Hélas! oui, mon Dieu! répondit-elle en sanglottant. » Où? » s'écria *Lindt*: alors elle le conduisit autour de la maison, lui montra la planche qui étoit encore sur la fenêtre d'ANNETTE, et ajouta en poussant les hauts cris: » Là! c'est par cette planche qu'elle » est descendue. Ce vaurien, ce » garnement d'ANTOINE m'a enlevé » ma fille! » — Dites plutôt que c'est votre petite coquine qui a séduit mon pauvre jeune-homme, cria le Maire en fureur par sa fenêtre. *Lindt* étoit muet et comme pétrifié au milieu de ces débats. Il se fit donner un nouveau cheval pour recommencer ses recherches; tous ses gens eurent ordre de se mettre de nouveau en campagne. On fit, pendant huit jours entiers,

les perquisitions les plus exactes, et toujours avec aussi peu de succès. Enfin *Lindt* quitta *Brombach*, pour se soustraire aux reproches amers de cette mère désolée, qui pleuroit maintenant sa malheureuse fille, se repentoit de sa dureté à son égard, et en jetoit tout l'odieux sur lui. Il regagna tristement son château, et se rendit en arrivant dans sa chambre.

» Vous avez eu raison, cria-t-il à *Bornemann*, qui vint l'y trouver. Me voici; répandez votre fiel tout à votre aise. » — Non, mon cher ami, je viens maintenant m'affliger avec vous, et c'est un sentiment auquel vous avez des droits, si ce n'est pas pour avoir perdu Annette que vous êtes si affecté de sa fuite. — Ne faut-il pas peut-être, à votre avis, que je plaigne ce maudit paysan, parce qu'il serre dans ses bras la créature la plus séduisante qui ait

jamais existé. — »Vous devez déplorer l'extrêmité où vous avez réduit deux êtres simples, honnêtes et qui vivoient heureux.» — O plût au ciel que l'univers entier pût déplorer ainsi ma destinée! Fuir en ayant toujours à ses côtés cet objet céleste! Que ne puis-je passer ma vie à parcourir le monde de la sorte! — »Vous ne savez donc pas, mon cher *Lindt*, tout ce que je sais là-dessus. Annette a emporté sa harpe, et Antoine sa flûte. Rapprochez cela maintenant d'une circonstance que raconte un de vos gens. Le jeune-homme a eu un long entretien avec une troupe de ménétriers de *Prague* qui ont joué devant sa porte; il les a beaucoup questionnés sur leur profession; il leur a demandé, avec des regards tout de feu, si elle leur procuroit des moyens de subsistance suffisans, et sur la réponse qu'ils lui ont faite, il a frappé avec trans-

port dans ses mains. Il est assez naturel de conclure de tout cela que les deux amans ont le projet d'errer dans le monde de la même manière. — Est-ce-là un objet de consolation pour moi, d'imaginer que c'est par leurs concerts et leurs chants qu'ils célèbrent leur amour? — » Oh, mon cher *Lindt*, quelle plaisanterie cruelle vous venez de vous permettre! Quoi, cette fille si séduisante, réduite à l'état d'une joueuse de harpe! exposée, par le genre de vie qu'elle mène, aux regards de tous les hommes, aux desirs de tous les gens sans principes! perdant insensiblement, dans un métier aussi vil, cette pudeur virginale, l'arme la plus assurée de la vertu! se défendant peut-être contre la séduction, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement accablée par la misère! en proie alors à la débauche, où l'aura entraînée le besoin, et bientôt débauchée par

habitude et par avilissement! dégradée enfin, devenue un objet d'horreur pour son amant lui-même; abandonnée par tout le monde; livrée à toutes les horreurs du désespoir; en butte à la douleur, à l'indigence, aux infirmités dès la fleur de son âge....... et tout cela sera l'ouvrage du généreux Mr. de *Lindt.*»

A ces mots, *Lindt* porta la main sur son front, et bientôt elle tomba sur ses yeux. Il éprouvoit intérieurement de violens combats qu'il cherchoit à cacher à *Bornemann*; mais la couleur animée de son teint, qui faisoit quelquefois place à une pâleur extrême, ne tarda pas à le trahir. » Je sais le plaisir » que vous trouvez, dit-il enfin en » balbutiant, à peindre des couleurs » les plus sombres..... »

» J'ai peint ce que je voyois, Mr. de *Lindt*, et le frémissement intérieur, dont il vous sera désormais impossible de vous défendre

en voyant une joueuse de harpe, vous prouvera assez la vérité de ce que je viens de vous dire. »

Lindt pâlit; il ne put méconnoître plus long-tems le langage de la vérité, et porta de nouveau sa main devant les yeux.

» Je me représente ce jeune-homme, continua *Bornemann* d'un ton calme, plein de raison, d'honneur, de sensibilité, heureux, content, parce qu'il aime et qu'il est aimé. Il fuit maintenant avec son amante la dureté et la barbarie d'une spéculation rafinée qui vouloit la lui enlever. Il est attaché à cette fille avec toute l'ardeur et la simplicité d'un jeune-homme, dont la bien-aimée a le courage de partager la misère plutôt que de lui être ravie. Il voit sa séduisante compagne fixer tous les regards, devenir l'objet de tous les desirs. D'abord jaloux, bientôt grondeur, et se permettant de mauvais pro-

cédés à son égard, il ne fera que hâter la victoire de ses rivaux. S'il reste alors auprès d'elle, ce ne sera plus qu'un vil intérêt qui l'y retiendra: cet intérêt lui apprendra à spéculer sur ses charmes; l'exemple achêvera d'en faire un libertin; il partagera enfin toute l'infâmie de sa compagne, et il ne rougira plus de ses désordres. Les raisonnemens subtils de votre philosophie font fuir de la maison paternelle deux êtres innocens, vertueux, irréprochables, et peut-être que dans quelques années ces deux mêmes êtres seront un objet de dégoût et de mépris pour les gens les plus vils de leur espèce, et cela pour s'être conduits avec plus de délicatesse que vous. Voilà quel sera le fruit de vos principes, mon cher *Lindt.* »

Lindt se leva, et se mit à se promener de côté et d'autre dans la chambre. Arrivé devant la porte,

il se détourna, et eut l'air de vouloir adresser la parole à *Bornemann*, pour lui cacher ce qui se passoit dans son ame. » Il me semble que vous voulez me dire quelque chose, » dit celui-ci d'un ton calme. *Lindt* se mordit les lèvres; son courage étoit à bout, il sortit de la chambre tremblant et hors de lui.

Revenons à Annette que nous avons laissée assise avec Antoine; elle avoit appuyé sa harpe dans un coin. Quelques larmes s'échapoient de tems en tems de ses yeux. Tous ceux qui entroient jetoient des regards de compassion sur elle, et chacun de ces regards la faisoit trembler, car elle croyoit y lire les reproches que lui faisoit son coeur; en conséquence elle fit un signe à son cher Antoine, et ils continuèrent leur route. Arrivés dans un canton très-retiré, elle s'y reposa pour la première fois der-

rière quelques épais buissons, et ses yeux appesantis par le sommeil étoient encore remplis de larmes. ANTOINE veilloit auprès d'elle, le coeur navré de sa tristesse. Ils se remirent en marche au bout de quelques heures. Une grande maison en pierre frappa les regards d'ANTOINE: » Dirigeons-nous vers cette maison, ma petite ANNETTE, dit-il d'un ton caressant, et essayons de jouer. » ANNETTE baissa les yeux et rougit. Elle prit sa harpe d'une air triste et suivit lentement son cousin. Un sentiment, dont il lui étoit impossible de se défendre, sembloit retenir ses pas. ANTOINE s'arrêta dès qu'il fut arrivé à l'un des angles de la maison, car lui-même il ne put jamais se déterminer à s'avancer jusques devant la porte. O mon ami, lui dit ANNETTE toute tremblante, reste-là devant moi, je t'en prie, pour que personne ne puisse me voir. Ils

commencèrent, mais ils n'avoient jamais si mal joué ni l'un ni l'autre, eux qu'on avoit d'ordinaire tant de plaisir à entendre. Les jolis doigts d'ANNETTE participoient au trouble qui oppressoit son coeur. Deux ou trois personnes s'étant présentées sur la porte de la maison, elle baissa les yeux jusqu'à terre, et à peine avoit-elle la force de tenir sa harpe.

» Approche-toi donc davantage, » ma petite, cria une voix: viens-» t-en dans la maison! » la pauvre ANNETTE ne put pas faire autrement; elle suivit son cousin d'un pas mal assuré. Ils furent entourés à l'instant l'un et l'autre par toute la famille du Bailli, à qui appartenoit la maison. ANNETTE étoit là assise et immobile, sans jouer et sans lever les yeux. Elle se détermina enfin. ANTOINE avoit commencé un *adagio*; après les premières mesures, ANNETTE le joua en

en *andante*, et ayant entendu quelqu'un qui étoit a côté d'elle dire tout bas: Oh quelle créature ravis» sante! » elle s'embrouilla entièrement, sa harpe tomba sur son sein, ses yeux se remplirent de larmes, et elle se couvrit le visage avec son mouchoir.

ANTOINE cessa de jouer, ses regards troublés se portèrent sur ANNETTE, et avec une tendresse pleine de sollicitude, dont sa voix et ses yeux portoient également l'empreinte, il lui demanda ce qu'elle avoit. Elle ne lui répondit que par ses larmes. Toutes les personnes qui se trouvoient-là l'accablèrent alors de questions, et elle leur dit enfin à voix basse: » Je me sens » incommodée. » ANTOINE la prit dans ses bras. Elle se leva, le visage appuyé sur la poitrine de son cousin, et sortit avec lui jusqu'à la porte pour aller respirer le grand air. Une scène si touchante atten-

drit les spectateurs. La maîtresse de la maison apporta des eaux spiritueuses à ANNETTE. Son mari paya généreusement ANTOINE. Ce pauvre ANTOINE! sa main tremblante se refusoit à recevoir cette rétribution. Il devint rouge comme le feu; peu s'en falloit qu'il ne fût aussi embarrassé qu'ANNETTE. Il la fit asseoir sur l'herbe, alla chercher la harpe et le paquet, et courut bien vîte après sa compagne, qui, dans l'excès de son trouble, venoit déjà de prendre les devans.

» Ah! Dieu du ciel, mon bon ANTOINE, lui dit-elle, après avoir marché quelques minutes à côté l'un de l'autre sans proférer une seule parole! » Si du moins nous » pouvons parvenir à jouer! je » tremble si fort qu'à peine je » puis soutenir ma harpe. » ANTOINE se tut, et se garda bien de dire à ANNETTE combien sa flûte lui avoit paru pesante. Ils arrivè-

rent le soir dans un village avec le projet d'y passer la nuit ; et étant entrés à l'auberge ils se mirent dans un coin de la chambre, jusqu'à ce qu'elle eût été abandonné par les buveurs. L'hôtesse, qui étoit une petite femme pleine de sensibilité, questionna le jeune couple. Annette rougit, se donna pour la soeur d'Antoine, raconta en balbutiant une histoire faite à plaisir sur leur nouvel état. Pendant ce tems-là un petit garçon, qui avoit des yeux charmans, ne cessoit de tourmenter Antoine, pour le faire jouer: » Joue donc, Musicien, lui crioit-il en frapant sur les genoux. « L'instant d'après il courut à Annette, et la pria de pincer de la harpe: elle l'embrassa, alla chercher son instrument, et se mit à jouer. Antoine l'accompagna avec sa flûte, et cette fois Annette joua parfaitement. » Chante aussi, » lui cria le petit garçon. Annette sourit, et chanta

sans hésiter. L'hôtesse donna le sein à son nourrisson, et, assise vis-à-vis d'elle, elle la considéroit avec des regards aussi tendres que son propre enfant.

» En courant le monde avec » une voix pareille, ma petite, dit » l'hôte, vous ne serez pas en » peine de nourrir votre frère, et » de mettre encore quelque chose » de côté...... Holà, ho! apportez » donc quelque chose a manger à » ces enfans. » ANNETTE et ANTOINE commencèrent leur petit repas. L'entretien amical de ces braves gens ramena le calme et la gaieté dans le coeur d'ANNETTE; la prédiction de l'hôte lui donna du courage. Nourrir son cher frère! quelle ravissante perspective!...... et en même tems elle jeta sur lui des regards pleins d'amour. L'hôtesse la fit coucher dans sa chambre; on étendit un bon lit de paille par terre pour ANTOINE, et le len-

demain ils continuèrent leur route, emportant avec eux d'abondantes provisions, dont l'hôte avoit eu soin de les pourvoir. Quel coeur peut refuser son hommage à la beauté!

Ce jour-là, ANNETTE se sentoit remplie de courage. Nourrir son cher frère! il lui sembloit que cette idée lui donneroit assez d'assurance pour paroître devant un Prince. Chemin faisant elle bâtissoit, avec son cousin, ce qu'on appelle de beaux châteaux en Espagne, et dans le transport de sa joie elle dansoit plutôt quelle ne marchoit. ANTOINE lui fit de tendres reproches pour avoir dit qu'il étoit son frère; car il avoit été convenu entre eux qu'ils passeroient pour mari et femme. ANNETTE le lui promit de nouveau, et ils continuèrent à cheminer. Elle étoit précisément occupée à ce calcul: » Si nous fai- » sons d'aussi bonnes affaires dans

» chaque endroit, combien nous » faudra-t-il de tems pour qu'ANTOINE puisse acheter une petite » metairie, » lorsqu'ils découvrirent devant eux un village considérable, où l'on distinguoit plusieurs belles maisons. » Voila un » bien gros village, » dit ANTOINE.... et à ces mots ANNETTE ralentit sa marche et éprouva le même trouble que la première fois. Elle suivit cependant, car il n'y avoit que quelques minutes qu'elle venoit encore de se vanter de son courage.

Ils s'arrêtèrent en silence près d'une maison qui avoit l'air d'appartenir à des gens riches, et se mirent à jouer. Une petite figure gaie se montra à la fenêtre, sourit à ANNETTE et lui fit signe d'entrer. Ils obéirent et trouvèrent dans la maison une jeune fille de quatorze ans, et derrière, un vieillard dont la bonhommie étoit peinte dans tous les traits. Il avança une

chaise à ANNETTE, en mit une pour lui à côté, et lui ayant adressé quelques paroles faites pour inspirer de la confiance, elle joua assez bien. » Chantez-vous aussi, » mon cher enfant? « lui dit ensuite le vieillard d'un ton amical. Bien peu, répondit ANNETTE. Le bon homme insista, et alors ANNETTE, un peu déconcertée, et après avoir toussé quelque tems, chanta enfin : » Je vois à travers » des torrens de pleurs etc. »

Soit conformité de situation avec *Sophie*, soit mouvement de compassion augmenté par le trouble qu'elle éprouvoit, elle fondit en larmes aux derniers vers, et il lui fut impossible de finir. Le vieillard fut attendri; il prit la main d'ANNETTE, ramena insensiblement la sérénité dans son ame, et elle chanta, bientôt après, quelques morceaux plus gais.

» Voilà une jolie voix, sur ma

» parole, Monsieur *Hubert*, » s'écria alors quelqu'un qui étoit devant la maison, et qui s'avança aussitôt pour y entrer. Dès qu'il aperçut ANNETTE, il resta immobile, la bouche entr'ouverte, les yeux fixes et un pied sur le seuil de la porte. C'étoit un Officier, possesseur d'un fief dans le village. Le vieux *Hubert* lui offrit une chaise. L'Officier s'assit vis-à-vis d'ANNETTE, et dit à demi-voix au vieillard: » Papa, voilà une jolie fille! » qu'en pensez-vous?..... Allons, ma » petite, jouez et accompagnez-vous » de la voix. D'où venez-vous donc?» — Des montagnes de la Silésie, répondit ANTOINE.—Qui êtes-vous, vous mon ami? Êtes-vous parent de cette fille?—C'est ma...... c'est ma soeur.—Ah, Ah! reprit en souriant l'Officier, et en même tems il passa sa main sous le menton d'ANNETTE pour lui faire tenir la

tête plus droite. » Laisse-toi donc » voir, jolie petite musicienne! »

ANNETTE, ne prenant conseil que de son embarras extrême, saisit vivement sa harpe et commença un *allegro*, qui obligea l'Officier de lâcher prise. ANTOINE tomba d'accord avec sa flûte. » Ce » seroit parfait pour une marche » militaire, s'il s'agissoit encore » d'entrer en campagne, » dit l'Officier au vieux *Hubert*. Celui-ci approuva d'un signe de tête. »Chan- » te un peu maintenant, la belle » enfant! » ANNETTE chanta sans lever les yeux, mais d'une manière tout-à-fait inintelligible. » Chante- » nous à présent une chanson a- » moureuse! Une aussi jolie bou- » che ne doit s'entr'ouvrir que » pour chanter l'amour. Allons, » petite! dépêchons, courage! » quelque chose sur l'amour! » — Je ne sais rien sur ça, répondit la tremblante ANNETTE.

» Comment morbleu, tu ne sais » rien sur l'amour? Eh bien! tu » n'as qu'a venir chez moi, je me » charge de ton éducation. » Il se leva alors et prit ANNETTE dans ses bras; elle s'en dégagea aussitôt. L'Officier se rassit, en disant: » Bon! bon, mon enfant! continue » à jouer. Et toi, entends-tu, mon » ami? à l'extrémité du village tu » verras un château, c'est-là que » j'habite. D'abord que vous aurez » fini ici, venez-vous en me trou- » ver; vous pourrez tous les deux » passer la nuit chez moi. Tenez! » et en même tems il présenta à ANNETTE une grosse pièce d'argent. Les mains d'ANNETTE restèrent immobiles. » Eh prends donc, petite » fillette, et ne fais pas tant de » façons. » Il lui jeta l'argent sur ses genoux, et s'en alla en disant: » Ah ça, n'oubliez pas au moins; » là-bas, au bout du village! »

A peine étoit-il sorti, qu'AN-

nette courut vers Antoine toute éperdue: » Non, non, je t'en prie, » allons-nous-en bien vîte. « Antoine prit la harpe, passa son bras droit autour de la jolie taille d'Annette, comme pour lui faire voir qu'il seroit toujours prêt à la défendre; et ils quitèrent la maison sans même prendre congé du bon vieillard. Annette sortit du village toujours courant; et prit un chemin détourné pour éviter le château, sur lequel ses regards se dirigeoient toujours avec inquiétude. Ils ne commencèrent à ralentir leur marche, que quand ils eurent tout-à-fait perdu de vue le village.

A l'entrée de la nuit, ils en rencontrèrent un second. Arrivés à l'auberge, on leur arrangea un lit de paille par terre sans s'informer qui ils étoient. Annette regardoit souvent cette couche d'un air pensif. Antoine la conjuroit tout bas de ne pas se tourmenter:

on ne tarda pas à les laisser seuls: elle étoit assise, la tête appuyée sur son bras. ANTOINE cherchoit à la calmer, et il parvint peu-à peu par ses caresses à dissiper le chagrin qui oppressoit son coeur, Ce chagrin fut d'abord remplacé par une gravité silencieuse; bientôt ANNETTE reprit sa sérénité, le sourire vint se replacer sur ses lèvres, et ils se livrèrent à un entretien plein de confiance et d'amour. La nuit, la solitude, le silence, l'intimité, l'amour, tout concourut à les trahir; ils s'oublièrent.......... Qui pourroit refuser sa compassion à la pauvre ANNETTE, en lui voyant expier le lendemain matin, par les larmes amères de la crainte, du repentir et de la pudeur, l'erreur de l'amour le plus tendre? Elle s'efforçoit de sourire toutes les fois qu'ANTOINE jetoit les yeux sur elle. Elle alloit vers lui toutes les fois que, désolé de lui voir répandre des

des larmes, il inclinoit son front sur la table; elle lui soulevoit la tête, lui caressoit les joues, le regardoit d'un air riant.......... mais néanmoins au même instant des larmes s'échappoient involontairement de ses yeux.

Ils s'éloignèrent de bonne heure de cette maison, qui avoit tendu un piège à leur innocence. Ils marchoient en silence à côté l'un de l'autre. Leurs lèvres étoient muettes, mais leurs regards exprimoient l'amour le plus tendre, un amour où l'on lisoit la sensibilité la plus touchante. Ce sentiment avoit acquis dans ce moment-là toute la délicatesse, toute l'élévation dont il est susceptible. Ils se cachoient mutuellement le chagrin, le repentir, l'embarras qu'ils ressentoient, et trouvoient à coup sûr dans les yeux l'un de l'autre une impression de tendresse qui soulageoit les blessures de leurs coeurs. Antoine en-

tendoit les soupirs d'ANNETTE en marchant auprès d'elle; il remarquoit les pleurs qu'elle cherchoit à lui dérober; il voyoit combien étoit contraint le sourire par lequel elle répondoit à ses regards; il distinguoit combien sa voix, naturellement si douce, acquéroit encore de douceur par les efforts qu'elle faisoit pour contenir ses larmes. Il ne songea d'abord qu'à s'affliger de la douleur de son ANNETTE; mais il fallut enfin s'occuper à y porter remède, et tout-à-coup il s'en présenta un merveilleux à son esprit; il imagina de se faire marier à sa cousine.

Tout en cheminant, il réfléchissoit à part lui, à toutes les difficultés qu'on pourroit lui faire. Il savoit fort bien qu'on ne marioit pas de proches parens et des jeunes-gens de son âge sans le consentement des père et mère; mais au moyen d'une légère fable qu'il ar-

rangea de son mieux, il prépara des réponses à toutes les objections. ANNETTE, en le voyant si pensif, sentit redoubler sa douleur, et elle se trahissoit peut-être par ses soupirs, à l'instant même où ANTOINE se félicitoit le plus de son heureuse découverte. Enfin, lorsqu'il eut bien concerté son petit plan, il embrassa tendrement sa cousine, et lui dit avec assurance: » Sois tranquille, ma bonne, ma » chère petite ANNETTE; sois tran- » quille, te dis-je, tout ira bien! »

Arrivés au premier village, il la conduisit à l'auberge, lui chuchota amicalement à l'oreille: » Je » vais venir te retrouver dans l'ins- » tant, » et se rendit chez le Curé du lieu. C'étoit un homme d'un âge avancé, affable, d'une figure prévenante, qui le reçut avec bonté et l'engagea à lui faire part de l'objet de sa visite. » J'ai une » prière à vous faire, Monsieur

» le Curé, » dit Antoine avec cet air de bonhommie et de confiance auquel il est si difficile de refuser quelque chose. Quest-ce donc, mon fils? lui répondit le Curé presque sur le même ton.—Je suis né dans la Basse-Saxe, de parens pauvres, que j'ai eu le malheur de perdre bien jeune.—Comment, mon enfant! à ton âge, fort et robuste comme tu l'es, et avec ces yeux vifs, tu mendies ton pain?—Dieu m'en préserve, Monsieur le Curé! Non, je puis pourvoir à ma subsistance; mais, daignez m'écouter. Ayant perdu mes parens de bonne heure, je me trouvai sans secours. Un Musicien étranger m'adopta, m'apprit la musique, m'éleva comme son enfant, et ne cessa d'avoir pour moi les sentimens d'un père. Tout alloit le mieux du monde, et je ne m'apercevois pas de la perte que j'avois faite. Quand je fus devenu un peu grand, mon père

adoptif ne cessoit de me répéter, que si je me conduisois bien il me donneroit un jour sa fille. Ce brave homme est mort aussi. Sa succession s'est trouvée surchargée de dettes; on a enlevé à sa malheureuse fille le peu qui lui restoit, et nous nous sommes vus l'un et l'autre abandonnés de tout l'univers. Il y a à-peu-près deux ans de l'époque dont je vous parle. Je m'associai à cette fille, elle prit sa harpe, et depuis lors nous cherchons à gagner notre vie en parcourant le pays et en jouant de côté et d'autre. Je l'aime cette fille, Monsieur le Curé; je suis sûr qu'elle m'aime aussi, et je voudrois qu'elle fût ma femme, puisque tout de même il faut que nous passions notre vie ensemble.

Le Curé prêta une oreille attentive. Il fit quelques questions, objecta quelques difficultés, mais l'air honnête d'ANTOINE et sa ma-

nière de raconter les eurent bientôt levées. Sa demande ingénue, ses regards attendris et ses instances firent impression sur le bon vieillard. Il lui promit de le marier, et lui dit d'aller chercher sa compagne. Non, le vainqueur des jeux Olympiques, qui revient sur ses pas dans la carrière pour aller recevoir la guirlande sacrée, n'éprouve pas des transports plus vifs que ceux d'Antoine en courant auprès de son Annette. Égaré par son ivresse, il fut sur le point de se jeter à ses pieds. Elle le suivit toute surprise. Dans un certain chemin détourné, il l'instruisit de son projet et de l'état des choses. Annette l'embrassa tendrement en poussant un cri de joie. Il s'écoula un espace de tems assez considérable avant qu'elle pût reprendre ses sens, écouter la petite fable d'Antoine, la comprendre et s'en souvenir. Enfin, quand tout cela se

fut bien arrangé dans sa tête, et qu'elle fut bien en état de répondre sans hésiter à toutes les questions de son cousin, il la conduisit chez le respectable pasteur.

Le bon vieillard n'eut pas plutôt aperçu l'innocente Annette que tous ses doutes s'évanouirent. Il leur demanda leurs noms. » *Stahl*, » tous les deux! Enfans, je me » flatte que vous ne m'en imposez » pas? » Annette rougit et se troubla. Antoine fut assez maître de lui pour pouvoir protester de leur sincérité. Le vieillard le regarda fixément entre les deux yeux. » Si » je vous marie, mon enfant, ce » que je ne devrois pas faire à la » rigueur sans un écrit qui m'y » autorise, que vous présentiez » mon attestation de mariage, et » que tout ne soit pas exactement » comme vous le dites, je me » trouve essentiellement compro- » mis. » Il ne s'agit pas d'attesta-

tion, mon cher Monsieur le Curé, répondit ANTOINE, mais seulement de mariage. Gardez l'attestation, je n'en ai que faire et le monde encore moins. Quiconque ne voudra pas croire sur ma parole qu'elle est ma femme, en est bien le maître. Je desire d'être marié pour ne pas voir ces yeux-là toujours pleins de larmes........ Les yeux d'ANNETTE étoient en effet pleins de larmes dans ce moment. Elle saisit respectueusement la main du vieillard: » Mariez-nous, je vous » en conjure, Mr. le Curé! je suis » honnête, vous pouvez m'en croire; » mais mariez-nous, pour que je » puisse continuer à l'être. »

Le bon vieillard fit un mouvement de tête. Jamais il n'avoit vu un couple si intéressant. Il les mena à l'église. ANNETTE avoit le maintien le plus décent, et paroissoit pénétrée de ferveur. Les cérémonies du mariage semblèrent l'a-

voir purifiée de son erreur d'un moment; la joie pure de l'innocence, le contentement sans mêlange de la vertu se réunirent dans son coeur aux impressions d'un amour ardent qui voit combler tous ses voeux. Le respectable Curé n'avoit jamais remarqué un visage plus religieux, plus calme que celui d'Annette, lorsqu'elle se leva pour le remercier. L'instant d'après ses regards se portèrent avec l'expression de l'amour le plus tendre, et redevenu le plus chaste, sur son époux, sur son cher Antoine, qui enfin lui appartenoit à la face des autels, et devoit être à elle pour toujours. » Seigneur! « dit alors en lui-même le bon vieillard, en élevant ses regards vers le ciel, » la
» part que tu nous destines dans
» ton royaume sera grande sans
» doute, car nous renonçons à
» cause de toi à un pareil regard
» de l'amour pur et vertueux! » Il

se sépara des jeunes époux en faisant des voeux bien sincères pour leur bonheur, après leur avoir remis de son propre mouvement une attestation bien en forme.

Oh! s'écria ANNETTE, pleine d'une tendre émotion, c'est pour la dernière fois de la vie que j'ai pleuré aujourd'hui; qu'il arrive maintenant tout ce qu'il voudra, à la garde de Dieu! Ils passèrent la nuit dans le village, et le chaste, l'innocent amour y célébra son plus beau triomphe.

Un sentiment si doux, des jouissances si vives, l'idée d'avoir atteint l'objet de tous ses voeux, soutinrent pendant quelques jours la gaieté et le courage de la jeune épouse, mais elle ne tarda pas à sentir une répugnance invincible, pour un genre de vie qui sembloit autoriser tous les hommes à la mettre au nombre des créatures les plus méprisables. Ils se trouvoient

dans ce moment-là en Saxe, et ils n'osoient plus entrer dans les villes, ni se présenter devant un château pour exercer leur profession. Par-tout elle étoit en butte aux regards voluptueux, aux propositions licencieuses, aux violences, à la raillerie et aux soupçons. Ils en étoient réduits à ne jouer que devant la porte des gens de la campagne ou des pasteurs. La seule vue d'une maison considérable faisoit frissonner ANNETTE, et si le hazard ou le besoin les conduisoit à une maison pareille, il étoit impossible de la déterminer à chanter, lors même qu'elle auroit chanté l'instant d'auparavant chez de pauvres gens du voisinage.

Ah! ANTOINE! disoit-elle souvent, quel plaisir j'aurois à jeter ma harpe au feu, à la remplacer par un rateau ou une quenouille, et à travailler jour et nuit pour toi! Ce n'étoit plus les mêmes lar-

mes qu'avant son mariage; elle en répandoit maintenant d'aussi amères, mais elle les cachoit d'avantage. Un chagrin qu'elle s'efforçoit de dissimuler minoit sourdement ce coeur sensible et délicat. La pudeur coloroit ses joues toutes les fois qu'elle découvroit un nouveau village. Il lui avoit paru si simple et si aisé d'aller jouer de porte en porte, lorsqu'elle avoit vu les musiciens de *Prague* devant la sienne, et à présent il en coûtoit de si pénibles efforts à sa modestie et à l'élévation de ses sentimens. Elle alloit toujours se mettre dans les recoins les plus obscurs lorsqu'elle jouoit quelque part, et tout le tems qu'elle y étoit, elle ne levoit pas une fois les yeux. Qu'on joigne à cela la contrainte qu'elle étoit obligée de se faire pour cacher à son cher époux le chagrin rongeur qu'elle croyoit endurer seule, et que son coeur aimant trouvoit tant

de plaisir à supporter ainsi..... ANNETTE étoit bien malheureuse.

La situation d'ANTOINE n'étoit pas moins à plaindre. Il n'éprouvoit pas à la vérité, comme sa femme, cette pudeur si aisée à alarmer, mais il n'en étoit que plus sensible à un sentiment d'honneur bien plus puissant encore. Il se trouvoit humilié par le genre de vie qu'il menoit; il lui sembloit avoir avili ANNETTE en le lui faisant embrasser. Les larmes qu'elle répandoit en secret, le chagrin qui rongeoit son coeur n'avoit pas échappé à son amour attentif. Il la regardoit souvent du coin de l'oeil avec attendrissement et tristesse, au moment où elle s'en doutoit le moins; et toutes les larmes qui sillonnoient ses joues étoient autant de coups de poignard pour son coeur. Il ressentoit une fureur concentrée, lorsque les regards voluptueux d'un homme se fixoient sur

ANNETTE. Souvent, lorsqu'un propos équivoque venoit alarmer la pudeur de sa compagne, il lui étoit arrivé de se saisir de sa flûte pour faire justice lui-même de l'audacieux. Il détestoit avec toute la fougue d'un coeur noble et passionné un état qui rendoit méprisable son épouse chérie. Il soupiroit en secret comme ANNETTE, mais elle ne se doutoit pas de ce qui se passoit dans son ame.

Il lui arrivoit assez souvent de la laisser à l'auberge, ou bien assise dans un bois voisin, et de s'en aller tout seul avec sa flûte. Mais le produit étoit alors si médiocre qu'à peine il suffisoit à pourvoir rigoureusement à sa propre dépense. Toutes les fois qu'ils faisoient une recette plus considérable qu'ils n'en avoient besoin pour le moment, leurs travaux étoient suspendus. ANNETTE étoit alors contente pendant vingt-quatre heu-

res; elle passoit la journée à jouer pour son mari, ou pour faire plaisir aux enfans dans l'auberge où elle se trouvoit, et cela avec tant de gaieté et d'enjouement qu'Antoine ne connoissoit pas de plus grand bonheur que de lui procurer de pareilles jouissances. Il ruminoit sans cesse pour tâcher de découvrir un autre genre d'industrie, mais par-tout il étoit arrêté par des obstacles impossibles à franchir. Quelque odieuse que lui fût devenue sa profession, il imagina de la rendre plus supportable en se mettant en état de se passer du secours d'Annette. En conséquence il apprit, avec ce zèle que l'amour le plus ardent peut seul inspirer, à exécuter quelques morceaux sur la harpe. Annette lui donnoit des leçons tous les soirs, et sembloit oublier, dans ce joyeux passe-tems, le dégoût mortel que cet instrument lui causoit. On au-

roit même pu retrouver de loin en loin, lorsqu'elle lui donnoit des petits coups sur les doigts, pour en presser le mouvement, quelques traces de ce badinage folâtre qui avoit fait le charme de leur première jeunesse; et l'unique motif de cette gaieté, c'est qu'elle étoit occupée à autre chose qu'à jouer sous les yeux du public. Antoine s'exerçoit avec tant d'ardeur qu'il oublioit même de s'entretenir avec sa bonne amie, lorsqu'il avoit commencé à s'emparer de la harpe.

Déjà il étoit parvenu à jouer passablement quelques airs, et un beau jour il se déroba furtivement à Annette, emporta sa harpe, et s'en alla jouer dans le voisinage, en s'accompagnant de sa belle voix. Lê coup d'essai réussit. Il fit une collecte assez considérable pour pouvoir nourrir Annette, revint le soir avec les yeux gros de larmes, compter dans son tablier le

produit de la journée, et lui déclara dès lors qu'il vouloit aller seul à l'avenir. O quelles jouissances célestes l'amour sait faire goûter, même au sein de l'indigence. Annette se mit à sauter de plaisir, s'élança dans ses bras, le pressa contre son sein, et s'écria avec l'accent de la tendresse reconnoissante: » Que Dieu daigne te récompenser, mon cher Antoine! » car cela n'est plus à mon pouvoir, quand bien même je donnerois ma vie pour toi. »

Annette se procura un rouet. Lorsque Antoine se mettoit en marche le matin, elle l'accompagnoit jusqu'à l'entrée du village, se séparoit de lui avec un tendre baiser, revenoit sur le champ à sa besogne, et filoit avec la même ardeur que si de ce fil eût dû être formée la trâme de son bonheur. Le soir elle alloit au devant de son époux, et le recevoit de la

même manière qu'elle avoit pris congé de lui le matin. Antoine, voyant son Annette contente, cessa d'éprouver de la répugnance pour son état. Il déposoit régulièrement son trésor dans son tablier, et elle lui montroit ses fuseaux bien garnis. Tous leurs soucis, toutes leurs inquiétudes avoient disparu; rien ne manquoit plus à leurs voeux.

Déjà depuis plusieurs jours Annette ne cessoit d'aller et de venir d'un air agité autour d'Antoine. Elle étoit différente d'elle-même, plus tendre, plus sentimentale que de coutume. Elle le regardoit souvent avec des yeux où l'on lisoit en même tems et la joie qu'elle ressentoit et la crainte qu'il ne se livrât à des sollicitudes pour l'avenir. Enfin dans un de ces momens où la confiance ne connoît point de bornes, elle lui dit à l'oreille: » Je suis grosse, Antoine. » Son

hôtesse l'avoit informée de son état. ANTOINE ne pouvoit pas contenir ses transports, et l'un et l'autre ils n'eussent pas échangé leur bonheur contre des empires. Tous les soucis, tous les chagrins furent oubliés. L'ivresse d'ANTOINE étoit à son comble. Il ne se séparoit plus qu'à regret de son ANNETTE; il venoit la rejoindre le soir de meilleure heure, et leur entretien rouloit sans cesse sur l'heureux moment où elle seroit mère. Il arriva ce moment tant desiré, plutôt qu'ils ne s'y attendoient, mais trop tard encore au gré de leurs voeux.

Les couches d'ANNETTE absorbèrent plus de la moitié des deniers de réserve, qu'ils tenoient de la générosité de *Lindt*. ANTOINE prit son fils dans ses mains tremblantes, et le montra à l'heureuse mère. Les nouvelles jouissances du ménage embellirent leur vie. AN-

NETTE étoit assise, pressant son nourrisson contre son sein d'albâtre, et à côté d'elle ANTOINE, que ce spectacle énivroit d'amour. Etoit-il obligé de se séparer de ces deux objets chéris, le calme ne renaissoit dans son coeur qu'au moment où il commençoit à apercevoir la chaumière qu'ils habitoient. ANNETTE avoit soin de laisser dormir son enfant sur ses genoux, jusqu'à ce qu'ANTOINE fût de retour, pour avoir le plaisir de partager avec lui l'aimable occupation de le coucher dans son berceau. Leur amour s'étoit accru par celui qu'ils portoient à cet enfant, qui venoit de mettre le sceau à leur bonheur.

Un nouveau souci ne tarda pas à y mêler de l'amertume. Ce que gagnoit ANTOINE ne pouvoit plus suffire à l'entretien de la mère et de l'enfant. Le présent de *Lindt* diminuoit insensiblement de jour

en jour, et toutes les fois qu'ANNETTE retiroit une pièce d'or de la bourse verte où il étoit renfermé, elle regardoit douloureusement le peu qui y restoit encore, jetoit alors sur ANTOINE un regard expressif, qui se reportoit avec inquiétude sur l'enfant. Le pauvre ANTOINE se mettoit en campagne dès l'aurore, et revenoit tard le soir. Le plus souvent il ne mangeoit que du pain et ne buvoit que de l'eau pour rapporter sa petite recette toute entière, et néanmoins elle ne suffisoit pas encore. Les tendres soins des parens pour l'enfant étoient trop dispendieux pour des moyens aussi bornés. Déjà les larmes sillonnoient de nouveau les joues d'ANNETTE, et plus d'une fois ANTOINE s'aperçut que le sein, dont elle allaitoit son nourrisson, en étoit arrosé. Comme ce cher enfant étoit l'unique objet de sa douleur, cette fois-ci elle osa l'expri-

mer. ANTOINE chercha à la consoler par la perspective d'un avenir plus heureux, auquel il n'osoit pas croire lui-même.

Un certain jour qu'ANNETTE étoit dans ses bras, qu'elle lui portoit tendrement ses plaintes, et que tous ses efforts pour la consoler étoient inutiles, il lui dit: » Ma » chère femme, je fais tout ce qui » dépend de moi; le reste n'est » pas en mon pouvoir. On doit » être tranquille, lorsqu'on a la » consolation de se dire qu'on a » tout tenté. » A ces mots il détourna la tête avec un regard où se peignoit sa profonde tristesse. ANNETTE se livra tout entière à ses réflexions. Elle ne pouvoit pas se dissimuler qu'ANTOINE faisoit tout ce que lui permettoient ses forces. Tout-à-coup il lui vint dans l'idée d'examiner aussi si elle faisoit de son côté tout ce qui dépendoit d'elle, et elle se répondit avec sai-

sissement, *non.* Après avoir resté une heure assise à côté du berceau de l'enfant, qui étoit endormi, elle se leva, embrassa son époux, qui jetoit de tems en tems de tendres regards sur elle, et lui dit d'une voix assurée : » Sois tran-» quille, ANTOINE! nous avons tort » de nous plaindre lorsque nous » pouvons subvenir nous-mêmes à » nos besoins. » A l'instant la gaieté reparut sur son visage, il n'en fallut pas davantage pour la rappeler sur celui d'ANTOINE, et ANNETTE s'inclinant sur son sein y goûta quelque tems les douceurs d'un paisible sommeil.

Le lendemain matin, elle s'habilla de bonne heure, prit son enfant entre ses bras, mit la flûte d'ANTOINE dans sa poche et sortit avec lui. Arrivés à l'extrêmité du village, il s'arrêta pour prendre congé d'elle. Je vais avec toi, lui dit-elle en riant. Au premier bourg

ce fut elle qui détermina ANTOINE à aller se présenter devant le château. Elle prit sa harpe, s'assit et se mit à chanter avec toute l'assurance que pouvoient inspirer l'amour maternel le plus tendre et le plus fermé. Dès que sa superbe voix eût attiré les habitans du château (son enfant étoit étendu par terre à côté d'elle, et ses regards se portoient de tems en tems sur lui pour soutenir son courage); elle joua le prélude d'une chanson qu'ANTOINE avoit composée peu de tems auparavant pour son jour de naissance; car il étoit insensiblement devenu poëte, en s'exerçant à changer, dans les différens morceaux qu'il rencontroit, les passages trop libres qui pouvoient alarmer la pudeur. Il chanta cette chanson à ANNETTE le matin de son jour de naissance, et les larmes de joie qu'il lui vit répandre, la gaieté pure qui brilla sur son

front

front toute la journée, furent sa récompense. Antoine étoit sûr de tirer son aimable compagne de la plus sombre mélancolie en fredonnant quelques notes de cet air, et elle-même, il lui étoit impossible de la chanter sans répandre des larmes. Elle commença donc cette chanson; Antoine l'accompagna gaiement avec sa flûte. Les spectateurs furent attendris, quoiqu'ils ne comprissent pas la moitié des allusions qu'elle contenoit; car Annette la chantoit avec tout l'épanchement de son coeur, et des larmes brûlantes ajoutoient à l'expression. La voici cette chanson chérie, dont la musique étoit d'ailleurs extrêmement simple:

Sur l'air: *D'une amante abandonnée etc.*

Dans les jours de la tristesse,
Quand l'espoir s'évanouit,
Qu'un noir chagrin nous oppresse,
L'amour encor nous sourit;

Car l'amour charme la vie,
Quand le sort flétrit son cours:
Aimons, aimons, mon amie,
De lui nous aurons secours.

Une mère trop barbare
Veut envain nous désunir:
L'autorité nous sépare,
L'amour sait nous réunir;
Car l'amour etc.

Ce fut ce Dieu qui fit naître
Ce sureau, témoin discret,
D'où la nuit à ta fenêtre
Je me rendois en secret:
Ah! l'amour etc.

Si l'avenir m'inquiète,
Hélas! ce n'est que pour toi;
Mais non; jamais mon Annette
Ne souffrira près de moi;
Car l'amour etc.

A travers des lieux sauvages
L'amour nous invite à fuir;
Mais il fraye les passages,
Je vois les monts s'applanir;
Oui, l'amour etc.

Le palais et la chaumière
Nous reçoivent tour-à-tour,
Chacun plaint notre misère,
Dès qu'il connoît notre amour;
Lui seul peut charmer etc.

D'ANNETTE la voix plaintive
Exprime avec doux accent,
Notre tendresse naïve,
Notre amour pour notre enfant:
Ah! lui seul charme la vie,
Dont le sort flétrit le cours etc.

Qu'un railleur froid ou sévère
Tente de nous accabler,
ANNETTE dit: je suis mère,
Ce nom sait la consoler.
L'amour seul etc.

Livrons-nous à l'espérance,
Quand le malheur nous poursuit,
Elle console d'avance
Lorsque l'amour la produit;
Car l'amour etc.

Il guida notre jeune âge,
Lui seul a conduit nos pas;
Fidelles à son servage
Nous attendrons le trépas;
Car l'amour charme la vie,
Quand le sort flétrit son cours,
Et j'aime tant mon Amie
Que j'obtiendrai son secours.

Les spectateurs jetèrent des regards étonnés sur Annette, sur Antoine et sur l'enfant. On les questionna sur leur histoire que l'on jugea, d'après la chanson, devoir être fort étrange. Annette ne répondit qu'à demi. On se fit répéter la chanson, on en prit copie, et on récompensa généreusement le tendre couple; car, qui ne sait

que la curiosité et l'amour du merveilleux sont des mobiles plus puissans que la compassion? C'est ainsi qu'ils reprirent leur premier genre de vie, qui maintenant fournissoit abondamment à leurs besoins. La tendresse maternelle soutenoit le courage d'Annette: par-tout où elle se présentoit elle faisoit naître la pitié et l'admiration. La chanson d'Antoine réussisoit presque toujours à émouvoir les spectateurs; mais plus souvent encore les charmes de sa jeune compagne excitoient les desirs des riches voluptueux. On regardoit sa pudeur comme un rafinement de coquetterie; on fut même jusqu'à débiter diverses aventures sur son compte, et plus d'une fois elle rencontra des libertins effrontés, incapables de croire à la vertu, qui lui reprochoient en ricanant ces odieuses calomnies.

Annette étoit réellement ef-

frayée de la malice des hommes, mais elle faisoit semblant de la mépriser. Les traits acérés portés à sa vertu avoient pénétré jusqu'au fond de son ame. Un regard sur cette créature innocente qui lui devoit le jour lui donnoit la force de s'exposer à de nouveaux outrages, mais la tendresse maternelle ne pouvoit pas l'y rendre insensible. Elle trembloit en voyant arriver chaque matinée qui la rappeloit à l'exercice pénible de sa profession. Un jour de pluie ou d'orage, passé avec ANTOINE et son enfant dans la plus misérable chaumière, étoit pour elle un jour de fête. Un déplaisir secret, dont ANTOINE lui-même ne s'apercevoit pas, s'étoit emparé de cette ame si sensible, et la consumoit peu-à-peu. L'incarnat qui coloroit ses lèvres et ses joues disparut; ses yeux perdirent une partie de leur éclat, et toute sa personne, cette grace,

ces contours arrondis, heureux fruits du contentement. Elle étoit encore jolie, peut-être même plus jolie que jamais. La douce pâleur de ses traits, la couleur éteinte de ses lèvres, l'air languissant et soucieux de ses regards, joint à un air d'innocence qui frappoit tout le monde; le charmant ovale allongé qui dessinoit son visage, sa taille élancée, le moelleux et l'abandon de ses mouvemens, le son foible de sa voix pure..... il résultoit de cet ensemble un intérêt dont on ne pouvoit se défendre. Elle avoit en elle quelque chose de céleste, qui, dès le premier regard, disposoit tous les coeurs à l'attendrissement. Il suffisoit de la regarder pour sentir qu'elle n'étoit pas heureuse; mais aucun coeur ne se fut refusé à partager sa mélancolie, tant elle lui prêtoit de nouveaux charmes.

ANTOINE la voyoit se flétrir in-

sensiblement, et se flétrissoit avec elle, comme le lierre dépérit avec l'arbre défaillant qu'il embrasse. Leurs joyeux propos, où le plaisir se peignoit si vivement, étoient devenus de doux entretiens, pleins d'une tendresse à travers laquelle perçoit une expression douloureuse. Ces ris, n'aguères interprêtes du contentement de leurs ames, avoient été remplacés par ce sourire touchant, auquel il ne manque qu'une larme pour peindre la tristesse. Leurs folâtres agaceries s'étoient changées en une intimité calme. ANNETTE tenoit son enfant sur ses genoux; ANTOINE étoit assis à côté d'elle, et la soutenoit dans ses bras. Alternativement elle sourioit à son fils qu'elle pressoit contre son sein, et elle jetoit un regard tendre et langoureux sur son époux; mais l'un et l'autre ils gardoient le silence. Ils passoient ainsi les heures entières, jusqu'à ce

qu'enfin ce langage muet humectât leurs yeux de larmes, et alors Antoine se mettoit à la fenêtre pour les dérober à sa compagne.

Annette parloit plus que jamais de *Brombach*, de ses parens, des momens heureux de son enfance, et des jeux qui avoient alors tant de charmes. Elle ne pouvoit en parler sans verser des pleurs, et sans qu'on vît en même tems ses regards s'animer. Antoine ne voyoit que trop clairement le desir ardent qu'elle avoit d'y revenir, quoiqu'elle eût garde d'en rien faire paroître. Annette, lui dit-il un jour, avec émotion et attendrissement, dans un entretien de ce genre, ma bonne Annette, n'est-il pas vrai que tu ne quitterois plus de nouveau avec moi ton heureux village? A ces mots elle s'élança vivement à son cou. Oui, Antoine, s'écria-t-elle ; quelque prix que j'attache à la vie que j'y

ai menée pendant mon enfance, je quitterois encore tout mille fois pour te suivre........ Cette question de son mari l'engagea à être plus circonspecte à l'avenir; elle évita de parler aussi fréquemment de *Brombach*, mais elle ne s'en occupa que davantage en particulier.

ANTOINE revint un certain jour plutôt que de coutume, et ayant entendu ANNETTE chanter un air qu'il ne connoissoit pas, il prêta l'oreille, et bientôt après elle chanta, avec une expression impossible à rendre, les paroles suivantes, qu'elle avoit composées en secret dans ses momens de loisir:

Jours heureux de l'innocence,
Venez charmer ma douleur!
Souvenirs de mon enfance
Venez consoler mon coeur!

Du chagrin qui me dévore,
Non, je ne dois plus souffrir;

Ah! puis-je me plaindre encore,
Quand d'amour je vais mourir!

Et vous lieux qui m'ont vu naître,
Prés fleuris, rians bosquets;
A mes yeux veuillez paroître,
Et je mourrai sans regrets.
Du chagrin etc.

Adieu, paisible village,
Vallon si cher à mon coeur,
Sombre forêt dont l'ombrage
Cacha long-tems mon bonheur.
Du chagrin etc.

A mon sort si je succombe,
Ciel! daigne accomplir mon voeu!
Et fais qu'on place ma tombe
Où mon amour fut heureux.
Du chagrin qui me dévore
Ceux qui m'auront vu souffrir,
Viendront y pleurer encore,
D'amour me voyant mourir.

Sans attendre davantage, ANTOINE ouvrit brusquement la porte, et s'écria en sanglottant: » Nous » les reverrons, mon ANNETTE; » prends ton enfant et suis-moi! » Transportée d'aise, elle prit son enfant dans ses bras, et les voilà en marche vers la Silésie. ANTOINE avoit déjà arrêté tout son plan, mais il n'en fit point part à ANNETTE. Il ne vouloit point bercer son ame de vaines espérances, et pendant toute la route, l'entretien ne roula sur aucun objet bien déterminé. Ils découvrirent enfin dans le lointain une masse bleuâtre qu'ils reconnurent pour la montagne des géans; les regards joyeux d'ANNETTE lui rendirent hommage. Elle désigna du doigt à ANTOINE la sommité au-dessous de laquelle étoit situé *Brombach*. Le soir, elle vit avec douleur l'approche de la nuit qui alloit lui dérober sa chere montagne,

montagne, et le lendemain elle maudit les vapeurs du matin qui la lui cachoient encore; et néanmoins son trouble alloit toujours croissant à mesure qu'elle approchoit. Ah, ANTOINE! répétoit-elle sans cesse, si l'on venoit à nous reconnoître! ANTOINE lui assuroit qu'elle étoit méconnoissable; et ce n'étoit que trop vrai. Pendant ce tems-là on découvroit toujours plus distinctement la montagne, et une inquiétude, dont il lui étoit impossible de se défendre, venoit se mêler toujours davantage à la joie d'ANNETTE. Ils passèrent cette dernière nuit à un mille de *Brombach*.

Dès le lendemain matin, ils se mirent en marche. Les yeux d'ANNETTE ne cessoient de répandre des larmes. Tiens, ANTOINE, lui dit-elle, voilà la colline, sur laquelle tu étois, quand je pris la fuite de chez Mr. de *Lindt*. Il leur fut impossible pendant quelque tems de

continuer leur route. Ils la gravirent enfin tous les deux. Antoine prit de nouveau cette bague précieuse qui avoit toujours resté suspendue sur son coeur; il la considéra avec attendrissement, et s'adressant à Annette: Tiens, ma chère petite, c'est cette bague et ton amour qui sont cause que nous voilà à deux pas du village qu'habitent nos parens, et que nous n'osons pas y entrer! Annette, ma bonne Annette, dis le moi sincèrement, je t'en conjure, as-tu jamais eu du regret de m'avoir suivi? — Non, répondit-elle avec l'accent de la plus vive tendresse, et en appuyant sa tête sur le sein de son cher époux; non, mon Antoine, jamais. Je renoncerois à l'instant à revoir *Brombach* pour te suivre, dusses-tu me conduire au tombeau! — Non, ma chère amie, tu vas le revoir le lieu qui te vit naître; je veux essayer seulement si personne

ne me connoît. Il se leva ainsi qu'Annette. Elle fut quelque-tems immobile dans ses bras. Ses pressentimens étoient conformes aux voeux de son coeur. Ah! quel plaisir elle auroit eu de lui dire que peut-être sa mère seroit attendrie, en voyant couler ses larmes! mais elle garda le silence, pour ne pas laisser apercevoir à son époux l'excès de son empressement.

Antoine descendit la colline. Annette s'assit avec son enfant dans une touffe de taillis, attendant son retour avec une impatience et un trouble inexprimables. En entrant dans le village, Antoine éleva des regards supplians vers le ciel. Son visage étoit en feu, son coeur battoit. L'instant d'après, il traverse le ruisseau; c'est-là qu'étoit située la maison de son père. Son chien, son compagnon fidelle, le précéda, revint et courut de nouveau à la maison. Ce

cher sureau, qui avoit tant favorisé leurs amours, ombrageoit encore la fenêtre d'ANNETTE. Il hésita quelques instans, mais enfin cédant à sa fougue, hors d'état de contenir plus long-tems ses transports, il entre brusquement dans la maison de sa bien-aimée, ouvre la porte de la chambre de sa mère, et se trouve devant elle, mais sans en être reconnu.

» Je suis ANTOINE, ma chère » Maman........ » Ces mots étoient à peine sortis de sa bouche, que la vieille mère *Stahl* s'élança de dessus sa chaise, et se mit à crier dans le transport de sa joie: ANNETTE! ANNETTE! mon enfant! Elle courut aussitôt à la porte de la maison, et répéta de toutes ses forces: ANNETTE! ANNETTE! Dans cet instant les parens d'ANTOINE descendoient de chez eux avec la même ivresse, et déjà l'on entendoit leur voix étouffée par les larmes,

crier en même tems: Antoine! Antoine! Le fidelle *Azor* venoit de trahir son arrivée. Il avoit pénétré dans la maison, et s'étoit élancé vers le Maire en l'accablant de caresses. Antoine est là! s'étoit écrié le bon homme; et en même tems sa femme et lui s'étoient précipités pour le voir.

Etroitement serré dans leurs bras, le pauvre Antoine étoit accablé de baisers, de reproches, de caresses. Où est mon enfant, où est mon Annette? crioit la mère *Stahl*, en l'arrachant aux transports de ses parens. Sera-t-elle toujours ma femme? répondit-il. — Oui, mon cher Antoine, oui, oui; mais où est-elle? Je cours la chercher, répliqua-t-il en s'éloignant en toute hâte. Ils se précipitèrent tous les quatre sur ses traces, trahissant leur ivresse par leurs démonstrations et leurs cris. Le plaisir de la revoir pressoit autant leurs pas,

que celui de la réconciliation accéléroit ceux d'Antoine. Tous les habitans sortoient sur leurs portes, et en les voyant fondre en larmes et répéter, avec des accens entrecoupés, Annette! Antoine! ils se joignoient successivement tous à eux. Attiré par le bruit, le vieux pasteur parut aussi devant sa maison, et entendant crier de toutes parts Annette! Antoine! il rassembla ses forces et se joignit au cortège en demandant: » Sont-ils-là? sont-ils-là? » Personne ne répondit.

Les yeux d'Annette étoient depuis long-tems fixés sur le chemin du village. Elle aperçut Antoine, elle reconnut ses parens, et ne pouvant plus contenir ses transports, elle se précipita du haut de la colline, et vint tomber aux pieds de sa mère. » O Maman! » ce furent les seules paroles qu'il lui fut possible de proférer.

Sa mère se jeta à genoux vers elle, la serra contre son sein, l'arrosa de ses larmes, et balbutia quelques mots entrecoupés et sans suite. Pendant ce tems-là, Antoine gravit rapidement la colline, alla chercher son enfant qui étoit étendu sur l'herbe, et l'apporta à la mère d'Annette; elle ne l'aperçut pas d'abord, mais Antoine l'ayant mis dans les bras de son épouse, elle combla son petit-fils de caresses. Des sensations un peu plus douces succédèrent enfin à ces mouvemens tumultueux. Le pasteur donna la main à Annette, et ils se rendirent tous dans la maison de sa mère. La réconciliation des parens fut scellée par l'arrivée de leurs enfans et les tendres liens qui les unissoient. Ils étoient joyeusement assis pêle-mêle, et parloient tous à la fois dans l'excès de leur enthousiasme.

La mère *Stahl* ne tarda pas à

s'informer comment ils avoient vécu; mais Annette n'eut pas plutôt répondu que c'étoit en jouant et en chantant de porte en porte, qu'elle poussa un cri de douleur. » Ah, Dieu du ciel! est-il bien pos- » sible que mon enfant en ait été » réduite là! Une musicienne am- » bulante! » Elle leva en même tems la main pour briser la harpe, et détruire jusqu'au souvenir de l'avilissement de sa fille. Annette sauva l'instrument précieux qui l'avoit nourrie. Antoine entendit aussi son pardon de la bouche de sa mère; les instances d'Annette lui aidèrent à l'obtenir: tout le monde déliroit de joie.

Bornemann, bientôt informé de cette heureuse nouvelle, courut à la chambre de *Lindt*. » Vous avez assez expié votre faute, lui dit-il en entrant; que le calme et la sérénité renaissent dès ce moment dans votre coeur. Annette

et ANTOINE sont à *Brombach*, et ce qui est plus important, c'est qu'ils sont heureux. » *Lindt* tressaillit de surprise. A *Brombach*! s'écria-t-il, et heureux l'un et l'autre! Il s'y rendit à l'instant. Son arrivée donna lieu à une nouvelle scène des plus touchantes. ANNETTE lui raconta son sort, ses larmes, et les chagrins dont l'amour le plus tendre n'avoit pu la garantir. » O, s'écria *Lindt*, combien ma passion vous a rendu malheureuse, et combien vous auriez pu le devenir davantage encore! »

Il passa quelques jours à *Brombach*, et maintenant ANTOINE n'en étoit plus jaloux. C'étoit peu de tems avant son départ pour la Westphalie. *Bornëmann* fit dresser entre ANTOINE et lui un accord par lequel il lui affermoit très-avantageusement la terre qu'il avoit dans le voisinage. Il fut convenu entr'autres qu'ANTOINE seroit le

maître d'habiter le petit château, et en conséquence il alla s'y établir avec son ANNETTE, après que *Lindt* eût quitté le pays. Elle se trouva bientôt avec son cher ANTOINE sur le même balcon, où deux ans auparavant, son coeur avoit été agité de sensations si différentes. Elle se regardoit elle-même, elle considéroit son époux dont les vêtemens annonçoient la révolution qui venoit de s'opérer dans la fortune du joueur de flûte; ses regards joyeux parcouroient ces nombreux appartemens, dont toutes les portes étoient ouvertes, et qu'elle avoit été sur le point d'habiter comme Dame du château. Ah! ANTOINE! dit-elle, en s'appuyant sur lui, on peut donc être malheureux aussi même avec l'amour le plus fidelle et le plus tendre! Oui, répliqua-t-il, mais sans amour, il ne peut exister de bonheur au sein de la prospérité et des ri-

chesses. — Ah! c'est bien ce que j'ai éprouvé autrefois ici, continua Annette, et si l'occasion s'en présentoit encore, j'en partirois de grand coeur pour aller te joindre par-tout où tu serois.

FIN.

CATALOGUE

DES LIVRES DE FONDS OU EN NOMBRE

chez P. F. Fauche *et* Comp., *Imprimeurs-Libraires à Hambourg*

Almanach pour l'année 1798, avec la nouvelle ère française, suivi de romances choisies avec la musique. in-18.

Abrégé de la Grammaire française de Restaut, 8vo.

Bibliothèque amusante des enfans, 9 vol. in-18.

Chemin (le) du bonheur, tracé aux jeunes-gens par un de leurs meilleurs amis, in-12

Chevaliers (les) du Cygne, par madame de Genlis, 3 vol. in-8vo.

———— le même, 3 vol. in-12.

Contes moraux, (les anciens) par Marmontel, 3 vol. pet. 8vo.

———— (les nouveaux). par le même, 2 vol. in-12, du même format que les précédens.

Contrat social (le) par J. J. Rousseau, in-12.
Caractères de La Bruyère, 2 vol. in-12.
Campagnes de Pichegru, ou Histoire chronologique des opérations de l'armée du Nord et de celle de Sambre et Meuse, par David, in-12.
Conversations d'Emilie, 2 vol. is-12.
Correspondance politique pour servir à l'histoire du républicanisme français, par Mallet du Pan, in-8vo.
Claire Duplessis et Clairant, ou histoire d'une famille émigrée française 3 vol. pet. 8vo.
Captivité de La Fayette, héroïde, in-4to.
Campagne de Buonaparte, 2 vol. in-12.
Defense des Émigrés français par le Comte de Lally Tolendal, 2 part. in 8vo.
Discours préliminaire du nouveau dictionnaire de la langue française par A. C. de Rivarol, in-4to.
Emigré (l') publié par Mr. de Meilhan, 4 vol. in-18. fig.
Elémens de la langue anglaise par Siret, nouvelle édition, in-8vo.

Emigrés (des) français, ou réponse à la défense des émigrés de Mr. de Lally Tolendal, par Leuliette, in-12.

Epître à l'asyle que j'aurai, suivie de plusieurs autres pièces en vers, par Mde. de Genlis, in-8vo.

Etat réel de la France à la fin de 1796, 2 vol. in 8vo.

France (la) réconciliée avec l'humanité ou anecdotes républicaines, in 18.

Gouvernement (du) de la république romaine, par A. A. de Texier, 3 vol. in 8.

Grammaire (nouvelle) raisonnée à l'usage des jeunes-personnes, par une société de gens de lettres, publiée par Panckoucke, in-8vo.

Henriade (la) par Voltaire, nouvelle édition, in-12.

Histoire de l'administration des finances de la République française, pendant l'année 1796, par Sir Francis d'Ivernois, in 8vo.

Histoire de l'assassinat de Gustave III, roi de Suède, in-8vo.

Histoire de la reine de France, Marie Antoinette, in-8vo.

Jardins (les), poëme, par l'abbé de Lille, in-12.

Julie, nouvelle traduite du russe, in-18.

Lettres à Emilie sur la mythologie, par Demoustier, nouvelle édition, augmentée de plusieurs lettres, 4 vol. in-16 fig.

Letter (a) from Germany to the Princess royal of England, on the english and german languages, by H. Croft, LL. B. in-4to.

Lettres de Mde. la princesse de Gonzague sur l'Italie, la France, l'Allemagne et les beaux arts, 2 vol. in-8vo.

Maximes et réflexions morales du Duc de La Rochefoucauld, in-12.

Mémoires secrets sur les cours et gouvernemens d'Italie, par Gorani, 3 vol. in-12.

Mémoires sur la vie et le caractère de Mde. la duchesse de Polignac, in-8vo.

Oeuvres complettes de J. B. H. Bernardin de Saint-Pierre. 7 vol. in-18.

